

## E

éâ : v. *is*.

(*h*)*ebenus*, -*if* : ébène; (*h*)*ebenum*, -*i* n. : bois d'ébène; (*h*)*ebenius* (-*neus*), -*a*, -*um*. Emprunt au gr. ἔβενος, ἔβενος, qui lui-même provient d'une langue africaine. Non attesté avant Vg. M. L. 2816. Irl. *ebon*. Germanique : v. h. a. *ebēnus*.

*ébrius*, -*a*, -*um* : ivre. Sens propre et figuré; souvent joint à *satur*, opposé à *sôbrius*. Ancien, usuel. M. L. 2820. Germanique : v. h. a. *íveri*, d'où m. h. a. *íver*, et *sôbrius* > v. h. a. *súvar*.

Dérivés : *ébrietas*; *ébriacus* (sans doute dans Labérius et sûrement dans la Vulgate) formé comme *meracus* de *merus*, M. L. 2818, it. *imbriaco*, fr. *ivraie*, etc.; *ébriolus* (Plt.); *ébriolatus* (Labérius); *ébriōsus* (Cic.) formé d'après *uínos*; *ébriōsus*; l'existence des doubles *ébriacus*, *ébriōsus* a un pendant dans *herniacus*, CIL XII 5695, *herniōsus*; *ébriō*, -*as* (Macr.) et *ébriōmen* « boisson enivrante » (Tert.); *inébriō* (Plin., Sén.), M. L. 4389; *débriō* (Fulg.); cf. aussi 2819, *\*ébriōnia*.

Rapproché de *bria* « uâs uinârium » par les Latins; cf. Charisius, GLK I 86, 16. Le sens de *ébrius* serait « qui a vidé la coupe » (cf. *épōtos*); mais *bria* est à peine attesté et à toute époque et semble tiré de *ébrius*. D'autre part, le rapport avec *sôbrius* est évident, *sôbrius* voulant dire d'abord non pas « sobre », mais « qui n'a pas bu, qui est de sang froid ». Le premier terme du composé est *sô-* ou *\*swe-* (cf. *so-cors*); en face de *ébrius*, il y figure, semble-t-il, une forme de timbre *o*, comme dans *extorris* en face de *terra*, *medi-tullium* en face de *tellus*. Il résulterait de là que *ébrius* serait ancien; mais on ne trouve ailleurs rien qui y réponde, et l'on ne peut faire sur l'origine de *ébrius* que des hypothèses non contrôlables.

*ébulacium* (*epocalium*), -*i* n. : *ungula caballina* (Gloss.). Mot gaulois.†

*ébulus*, -*i* f. et m. (*ebulum*, -*i* n.) : hièle, sorte de sureau. Le masculin remplace un ancien féminin; le neutre a sans doute désigné la baie avant de désigner l'arbre lui-même. Ancien (Caton). Il y a eu contamination de *ébulus* avec le mot gaulois correspondant *odocos* (M. L. 6039) dans les gloses *educo*, *ebucone*, etc. M. L. 2821. En dérivent : bret. *éol*, ags. *eofole*.

Dérivé : *ebulinus*.

M. Niedermann, Mél. Meillet, 100, rapproche le nom baltique et slave du « sapin »; v. pruss. *adalle*, lit. *églē* (de \**edlē*), v. sl. *jela*, tch. *jetla*. La forme de irl. *aidlen* « sapin » fait difficulté (v. Mikkola, IF 23, 126). Et le sens ne concorde pas, même pour le mot baltique et slave.

*ébur*, -*oris* n. : ivoire, objet d'ivoire. Ancien, usuel. Irl. *ebur*.

Adjectifs dérivés : *eburnus*; *eburneus*; *eburneolus* (cf. *cornueolus*); *eboreus* : d'ivoire. Le dernier adjectif a passé dans les langues romanes, où il a pris la place de *ébur*. fr. *ivoire*, M. L. 2817, d'où angl. *ivory*, etc.; *eburâus* (déjà dans Plt.; cf. *aurâius*); *eborâius* : ouvrier en ivoire.

*ébrius* est neutre comme les noms de matière : *aurum*, *argentum*, *marmor*, *lignum*, etc. Sa déclinaison est sans doute calquée sur celle de *rôbur* et de *marmor*. Il est évident que les Latins ont connu l'ivoire avant l'éléphant, aussi ont-ils deux mots pour désigner les deux choses, mais *elephantus*, *elephas* se dénonce comme un emprunt récent, qu'on peut dater; v. plus bas, s. u. Le grec dit *éphæc* pour désigner à la fois l'éléphant et l'ivoire. L'emploi de *elephas*, *elephantus*, au sens de « ivoire » en latin n'est qu'une imitation littéraire de l'usage grec (Vg., G. 3, 26; Ae. 3, 464; 6, 895).†

Évidemment emprunté, comme *ébri-* *éphæc* (dont le premier élément est obscur); la forme la plus proche qu'on connaît est égyptien *āb*, *ābu*, copte *ébou*, *ébu*. On ne connaît ni l'origine du mot ni la voie par où il a passé en latin.

éce : v. *ecce*.

*écastor*, *édepol* : par Castor, par Pollux. Formules de serment, devenues des jurons familiers servant à appuyer une affirmation ou une négation (cf. gr. *val* τὸν Κάστορα). *écastor* est réservé aux femmes, *édepol* enclitique est souvent réduit à *pol*. On trouve aussi *mecastor* (cf. *mehercules*); et les glossaires citent encore *éiündi*, *equirine* « iusurandum per Iunonem per Quirinum, non autrement attestés; cf. aussi *edi medi* « per Dius Fidius » (Titin., frg. 8). Usités surtout dans la langue des comiques. — Le *é* initial de *écastor*, *édepol* rappelle celui de *equidem* en face de *quidem* ou de osq. *etanc* ombr. *etantu* en face de lat. *tantus*; le *-dē-* de *édepol* est embarrassant; il s'y cache peut-être une forme très réduite du vocatif de *deiuos*, *deieu*; *-pol* est un hypocristique de *Pollux*.

*écaudis*, -*e* : v. *cauda*.

*écce* : voici, voici que. Implique souvent une idée de soudaineté ou d'imprévu. Ancien, usuel. M. L. 2822 (écce).

*écce* est fréquemment joint aux démonstratifs dans la conversation : *ecclum*, *ecclam*, *ecclastam*, e. g. Pl. Am. 778, *em tibi pateram*, *eccam*; Mer. 434, *ecclum uideo*; Au. 881, *fliam ex te habes*. — *immo* *ecclam domi*; Cu. 615, *certe ecclastam domi*. Ces formes renforcées du démonstratif ont fini par remplacer les formes simples, cf. *écce ista = ista*, Peregr. Aeth. 14, 2 et 3, *ecce hic*, ibid. 15, 1, et ont eu une grande fortune dans les langues romanes; cf. fr. *celui*, *cet*, *ici*, *-ci*, etc. Dans

les composés *ecca*, *eccum*, *eccam*, *eccos*, il n'y a pas trace du *h* de *hunc*, *hos*, *han-c*, qui est une addition secondaire (v. *hic*); il n'est pas évident que *eccum* ne repose pas sur *\*ekk-om*; mais *\*ekk-hom* aurait abouti au même résultat (sans particule épideictique, qui aurait fait double emploi).

*eccum* a été de bonne heure considéré comme une sorte de particule démonstrative de même sens que *ecce*; d'où des emplois comme Plt., Am. 120, *nam meu' pater intus nunc est ecum Iuppiter*. Cf. ital. *ecco*, M. L. 2824. A *ecco* se rattache : *ec-quandō* (-*ne*); *equis*, *equi*; *equisnam*, *equális*, interrogatifs d'impatience ou d'insistance appartenant à la langue parlée, composés de la particule qu'on a dans *ecce*. *Equis* veut dire : « voyons, y a-t-il quelqu'un? »; *equandō* : « quand donc? ». Cf. *énunquam*. Plt., Mo. 906, *equid placent?* — *equid placent me rogas?* *immo hercle uero perplacent*. La scansion *équis* s'explique par la proclise, cf. Thes., L. L. V 2, col. 52, 80. Tend à disparaître dans la latinité impériale.

*ecce* : particule de la langue familière « bon, voici ». Sans doute de *ecce* + *re(m)*. Étymologie populaire dans P. F. 68, 1 : *ecce iurisurandi est, ac si dicatur per Cere-rem, ut ecastor edepol. Alii ecere pro ecce positum accipiunt*. Cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 34.

Le *ec-* se trouve toujours devant guttural, dans *equis* comme dans *ec-ce*, de sorte qu'on ne voit pas si la forme ancienne était \**ek-ke* ou \**et-ke*. Dans le premier cas, on rapprochera le démonstratif osq. *ek-a-k-hanc*, *ek-i-k-hoc*, où *ek-* a le même rôle que *h-* dans lat. *hic* (v. ce mot); la formation de osq. *ekkum* « item » n'est pas claire.

Une particule *et-* ne se retrouve pas en italique; et aussi *n'* entre pas en considération (cf. J. B. Hofmann, dans Thes. L. L. V 2, col. 52, 53 sqq.); le *ed* de ombr. *er-ek*, *ers-c*, en face de osq. *id-ik* « *id* », est évidemment *id*, plus ou moins altéré, comme on le voit par osq. *iz-ic*, ombr. *er-ek* « *is* », et n'entre pas davantage en considération ici. — Le second élément *-ce* est la particule enclitique *-ci*, connue par les démonstratifs et par divers adverbes.

*éclésia*, -*ae* f. : assemblée. Emprunt à gr. ἐκκλησία; attesté depuis Pline le Jeune, généralisé par la langue de l'Église dans le sens de « assemblée des fidèles, église (sens abstrait et concret, à concurrence *basilica*) » et passé dans les langues romanes (*éclésia*, v. B. W. s. u.). M. L. 2823. En celtique : v. irl. *eclis*, brit. *eglyrs*. Dérivé : *éclésiola*.

*échinus*, -*i* m. : v. *ér*. M. L. 2825. Dérivés latins : *échîneus*, *-atus*, -*a*, -*um*. — Cf. aussi *échinâstrum* « géranium » (Diosc.), de *échinus* « nom d'une herbe piquante »?

*éequis* : v. *ecce*.

*édepol* : v. *écastor*.

*edō*, *é*, *édi* (cf. *edidi*, récent et vulgaire), *ésum*, *éss* : manger (sens propre et figuré). Ancien présent athématique qui a gardé toutes les vieilles formes susceptibles de subsister en latin : ind. prés. *é*, *est*, *éstur*, *éstis*; impér. *é*, *éstō*; inf. *éss*; ancien optatif *edim* (auquel se substitue *edam* à l'époque impériale).

Les formes athématiques ont un *é*, par opposition aux

formes thématiques ; cf. Meillet, BSL 22, 163 et 23, 70. Cet *é* s'est étendu à l'adjectif en *-to*, *éss*, qui a été formé secondairement. La langue a tendu à normaliser la flexion du verbe et à remplacer par des formes thématiques *edis*, *edit*, *edere*, etc., attestées dès le 1er siècle de notre ère, les anciennes formes. L'irrégularité de la flexion et le manque de corps des formes, en partie monosyllabiques, condamnaient *edō* à disparaître, et il a été concurrencé par des formes plus expressives et plus régulières, *mandere* (proprement « mâcher ») et surtout *manducare* (déjà dans Pomponius). Toutefois, la forme à préverb plus longue et expressive, *comedō*, que Pétone met dans la bouche des convives du festin de Trimacilon, et qui est fréquente dans la langue de l'Église (Ital., Vulg.), où elle traduit *xateoθlo*, et jusqu'en bas latin, a survécu en espagnol et en portugais : *comer*, M. L. 2077; on sait, d'ailleurs, par *con-dūcō*, *com-mandō*, etc., que le préverb *com-* a joué un grand rôle dans le développement du roman. V. Thes. V 2, 100, 16 sqq. Ernout, *Aspects*, p. 155; B. W. sous *manger*.

Dérivés et composés : *edâx* : vorace, *edâcîtâs*; *ine-dâx* (Gloss.); *edō*, -*ónis* m., Varr. ap. Non. 48, 19; *edulus* glosé *comestor*, *consumptor*, formé comme *bibulus* (cf. *ficidula*, s. u. *ficis*) et peut-être *ellum* (de *edul-*?) : *colearium* (Gloss.); *edûlis*, d'où *edûlia* n. pl. « comestible(s) », sur lequel a été refait à basse époque *edûlium* (cf. *cuppêdia*, *cuppêdium*); *éso*, -*ónis* m. (Front.); *éso*, -*us* m. (de \**éssus*) le manger », employé surtout au datif *ésoi esse*, *ésoi condî* (\**ésoi* n'est pas attesté; *éso* ne semble exister que dans Fron-ton); *ésoi*, -*as* (*éss-*), fréquentatif archaïque (Plt., Caton); *ésoi*, -*is* : avoir faim, M. L. 2918 a; *ésoiés*, -*ei* f. (tardif); *ésoiâlis* (Plt.); *ésoiâtiō*, -*tor* (Martial).

*éso*, -*ae* f. : nourriture; dans la langue des pêcheurs « amorce, appât, éche »; sens qu'il a gardé dans les langues romanes. M. L. 2913. Adjectif composé : *éso-cus* (v. ce mot). *Edûsa?* : v. ce mot; *éscâlis* (époque impériale), *éscârius* (Plt., Varr., Plin.), cf. P. F. 67, 27, *escârius mensae uocantur in quibus homines epulantur*. *Éscârium* est demeuré en logodorian au sens de « jabot, gésier », M. L. 2915; le dérivé \**éscariola* a donné le toscan *scariola*, d'où provient le fr. *escarole*, M. L. 2914; *ésculentus* (cf. *sûculentus*, *faeculentus*, etc.) « bon à manger, nourrissant »; *ésculentia* : *pin-guedô* (Gloss.); *escifer* (Paul. Nol.); *éso*, -*as* (et *éso*, -*aris*) (Solin); *éscâtilis* (Tert.); *adéso*, -*as* (tardif), M. L. 163; *inesco*, M. L. 4392;†

*in-edia* f. : privation de manger (ancien, classique). Les formes verbales à préverb, peu usuelles pour la plupart, n'offrent pas le passage de *é* à *i*:

*adedō* : se mettre à manger, par suite « ronger, dévorer ». — Surtout employé au participe *adedus*; *am-bestrix* (Plt., Cas. 778?; Amm. 29, 3, 9); *comedō* : manger entièrement, dévorer; *comedō*, -*ónis* « qui sua bona consumit » (et *comedus*, -*ii*, cité par P. F. 50, 29 à côté de *comedō*); *comèsor*, -*ónis* m. (*comestor* d'après le féminin *comestrîa*, *comessor* d'après *comissarî*); *comestor* a entraîné à son tour *comestus*, *comestio*, -*ónis*, *comestûra*, *comestibilis*, -*e* (tous tardifs, sauf *comestus* : Itala, Gaius, Isid., etc.), M. L. 2078 b; *edexō* : dévorer; *exèsor* (Lucr.), \**exedō*, -*ónis*, M. L. 3000 a;

*excomedō, -comestīō* : rare, tardif : Chir.; Hier., Orib.); *peredō* : consumer, dévorer. *Peresia*, cf. F. 236, 24, *Peresiam et Bibesiam Plautus* (Curc. 444, *Perbibesiam codd. Plt.*) *finitū sua consuetudine, cum intelligi uoluit cupiditatē edendi et bibendi; obedō* : usité seulement au participe *obēsus* (v. ce mot); *subedō* : ronger, miner.

La racine \**ed-* « manger » fournissait en indo-européen un présent athématique, mais n'avait sans doute ni aoriste ni parfait (l'aoriste est emprunté à d'autres racines en sanskrit, en arménien et en grec). Le présent offrait des formes radicales : \**ed-*, conservé dans hitt. *ed-*, gr. *ἔδευνται*, *ἔδονται* (de *ἔδει*), *ἔδων* (formes sur lesquelles ont été faites quelques formes thématiques, telles que *ἔδω*), dans le futur grec *ἔ-δομαι* (ancien subjonctif), dans l'imperatif hom. *ἔδο-* « mange », sur lequel a été fait *ἔθελω* et, avec passage au type thématique, got. *itan* « manger », \**ed-* dans lit. *é-mi*, *é-t-i*, v. sl. *émi* (d'où *jam!*), *éti* (d'où *jastū*); \**ed-* dans arm. *utem* « je mange » (passé au type thématique). L'a de skr. *ad-mi* « je mange » peut reposer sur *e* ou sur *o*. Le vocalisme *o* ne figure que dans le nom grec de la « dent », *δόντων*, *δόντων* (ancien participe); la forme à vocalisme radical zéro n'a subsisté en latin que peut-être dans le nom de même sens — si ces mots appartiennent bien à la racine; v. *dēns*. A en juger par lat. *edunt* (sur lequel ont été faites les formes thématiques *edō*, *edimus*) et par *edim* (ancien optatif), par hom. *ἔδονται*, par skr. *ddanti* « ils mangent », optatif *adyāt* « il peut manger », le vocalisme *a* a été souvent étendu aux formes du présent où l'on attendrait le vocalisme zéro. — Le verbe \**ed-* n'est conservé en celtique que dans peu de traces.

Comme il n'y avait pas d'ancien parfait, le perfectum a dû être fait secondairement : *édi* ne saurait remonter à l'indo-européen. Les langues germaniques ne concordent pas entre elles pour la formation des prétérits : *got. at, etum*; v. h. a. *az*.

En celtique, il y a des formes supplétives. M. H. Pedersen, *V. G. d. K. Spr.*, II, p. 559, attribue à la racine *\*ed-* certaines formes irlandaises peu claires de verbes signifiant « manger ».

Lat. *ēsca* rappelle lit. *ēdesis* « nourriture des animaux ». Mais lit. *ēskā* « appétit », *ēskūs* « glouton » sont des formations désidératives tout autres que *ēsca*. Formation parallèle, peut-être d'après *ēsca* : *pōsca*. Cf. peut-être v. h. a. *az* « charogne ».

*ēdō* : v. *dō*.

*ēducō, -ās, -āui, -ātum* : éléver (un enfant), instruire, former. Ancien, usuel.

Dérivés : *ēducōr, -tiō, -trix* (classiques); *ēducātus, -ūs* (Tert.).

Forme à degré réduit de la racine de *ducō*, -is de sens duratif; attestée seulement en composition (comme *\*cupō* dans *occupō*, *-pellō*, -as dans *ap-pellō*). La spécialisation de sens l'a détaché de *ducō*.

*Edusa(ū?)* : nom de déesse qui préside à l'alimentation des enfants, jointe à *Pōtina*, que Varron ap. Non. 108, 15, dérive de *edō*, *edūlis* comme *Pōtina* de *pōtiō*. Variantes tardives : *Edūla*, *Edūca* (Tert., Aug.). — La forme est bizarre, et c'est peut-être un arrangement

(par étymologie populaire) d'un nom étrusque. V. Altheim, *Rōm. Rel. Gesch.*, I, 78.

*effāfīlōtūm* : *exertum, quod scilicet omnes exerto brachio sint exflati, i. e. extra uestimentum filo contectum*, P. F. 73, 17. Les gloses ont des formes avec *b* : *exfabillauero, exfabillabūtī* à côté de *effaflatus*, et aussi avec *p* : *expapillato*, sous l'influence de *papilla*. Se trouve dans Plt., Mi. 1180 (*exfaflato* est la leçon des manuscrits palatins; l'Ambrosianus semble avoir *ex(p)apillato*, mais la lecture est très incertaine). V. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. Forme et sens obscurs.!

*effū(t)tiō* : v. *fūtis* sous *fundō*.

*egēō, -ēs, -ūl* (rare), -ēre (pas de supin, mais Tert., adu. Marc. 4, 24, a un participe futur *egitūra*) : être, dans le besoin (pris absolument, sens usuel dans Plt. et Tér.); être privé de, avoir besoin de, manquer de (suivi du génitif et de l'ablatif); un exemple avec *quām* dans Plt., Men. 121). Pour le sens, cf. Senn., ad Luc. 9, med., *sapiens egēt nulla re; egere enim necessitatis est*, et Cic., Parad. 46. Usuel à l'époque républicaine, mais d'un emploi plus rare dans la langue impériale (voir le tableau comparatif des emplois de *egēō, careō, egēns, indigēre* dans Thes. V 2, 253, 50 sqq.). Non roman.

*egēnus* « qui manque de » de \**egēs-nos*, *egētās* « manque, besoin » (cf. *terrēnus, terres-tris* et *tempus/tempestis*) semblent supposer un ancien neutre en -es : \**egō, egētās* ne peut avoir été formé sur *egēns*, dont le dérivé devrait être *egēntia*, qui n'est attesté qu'au v<sup>e</sup> siècle après J. C. (d'après *indigēntia*?). De *egētās* dérive \**egēs-tūs* (bas latin), cf. *quaestuōs*.

Composés : *indigūs*, adjectif poétique (Lucr., Vg., Luc., Tac.), de \**end-egō-s*, avec le même maintien du préfixe \**end-*, *ind-* que dans *indipiscor, indaudīs* (peut-être d'après *prodigūs*?); un doublet *indigēs* est conservé dans un exemple de Pacuvius ap. Cic., De or. 2, 46, 193, *cum aetate exacta indigēm | liberum lacertās (indigēm d'après inopem?)*; *indigēō*, qui a parfois le sens dérivé de « sentir le besoin de, désirer »; le participe *indigēns* s'emploie substantivement : *indigēns* « les indigents » (Cic.); *indigēntia*, mot cicéronien; *indigūs* (Apul., Paul. Nol.), sans doute d'après *exigūs*, rattaché faussement à *egēō*.

Présent en -*ēō* indiquant l'état (type *manēō, careō*), ce qui a entraîné le perfectum en -*ui*. — On rapproche quelques mots germaniques : v. isl. *ekla* « manque », v. h. a. *eko-rēdō* « seulement ». Osq. *egmo* de \**egmā* « rēs » est très incertain : sens premier « rēs necessaria », d'après *χρῆμα*.

*ēgeria, -ae f.* : nom d'une nymphe qui par calme, tour étymologique a été rapproché de *ēgerō* (d'où l'initial peut-être secondaire et qui permettait au nom d'entrer dans l'hexamètre); cf. P. F. 67, 25, *Egeriae nymphae sacrificabāt p̄aegnates, quod eam putabant facili conceptum alio egere*. Sans doute étrusque, comme *Camēnae*, ou « sabin ».

*egō* (sal. *eko, ego*). Nominatif du pronom personnel de la 1<sup>e</sup> personne du singulier. Les autres cas sont formés sur un autre thème : gén. *mei* (génitif de l'adjectif possessif *meus*, -a, -um), dat. *mihi*, *mī*, acc. *mē(d)*, ab-

Cf. *oi*; et *heu, heu*. Ces interjections se retrouvent un peu partout, dans les langues anciennes comme dans les langues modernes, sous des formes plus ou moins semblables. Cf. aussi *a(h)*, *ō*, *hui*, etc.

*eiā (heia)* : ah! oh! hein! allons! Interjection marquant l'étonnement, l'exhortation, l'admiration. Du gr. *ετα*.

*ēierō* : v. *iūs, iūrō*.

*ēiulō (eiulō), -ās, -āre* : se lamenter (absolu), déplorer (transitif). Terme expressif, évité par la langue classique; déjà dans Plaute. Sans doute dérivé de *ei*, cf. *ululō*; et le gr. *αιταί, αιτάω*.

Dérivés : *ēiulatiō, -tus, -ūs; eiulabundus*, etc.; *ēiulitō, -ās* (Lucil.).

Conservé en italien et dans les langues hispaniques. M. L. 2836.

*ēlect(u)ārium, -I n.* : électuaire. D'après Keller, *Lat. Volksetym.* 74, serait un emprunt au gr. *ἐκλεκτόν* (Hip., Diosc.) (cf. *ekligma, eligmatum* de *ἐκλεγμα*), rapproché et dérivé de *ēlectus* sur le type *sanctus, sanctuārium*. M. L. 2838; B. W. s. u.

Pour M. Niedermann, ce serait plutôt une adaptation du gr. *ἐλατήριον* « laxatifs » (transcrit *elatērium* chez Marcellus Empiricus, 31, 3, qui l'explique par « *sucus cucumeris siluatici* »). Un doublet *ēlactuārium* est à la base de l'ital. *lattuvaro* et de l'emprunt allemand *Lattwärge*, m. h. a. *lattwärje*. *Elactuārium* serait un contre-pel pour *\*elatuārium*, dû au fait que le latin vulgaire -*ct-* s'était assimilé en -*tu-* et que l'étymologie populaire rapprochait le mot de *lac, lactis*. Toutefois, dans les traductions latines de Dioscoride, le mot traduit le gr. *ἐκλεκτόν*.

*ēlegāns* : v. *legō*.

*ēlementum, -I n.* (surtout au pluriel *ēlementa, -ōrum*) : 1<sup>e</sup> principes, éléments; 2<sup>e</sup> connaissances élémentaires, rudiment; 3<sup>e</sup> lettres de l'alphabet, alphabet. Usuel et classique; non attesté avant Lucrece et Ciceron. De la gall. *el̄en* « élément », bret. *elven* « étincelle ».

Dérivés : *ēlementārius, elementicius* (tous deux d'époque impériale); *coēlementātus* (Tert.).

*ēlementum* recouvre dans tous ses emplois le gr. *οτοχεῖον*, qu'il traduit; cf. Cic., Acad. 1, 7, 26, *illa initia, et ut e Graeco ueriam, elementa (= οτοχεῖα) dicuntur*. Or, *οτοχεῖον* signifie d'abord « rang, rangée, série » (cf. *οτεῖχω, οτοχοῖς*), puis rangée de lettres, *τὰ οτοχεῖα*; par extension, le mot désigne les lettres en tant qu'éléments de la syllabe et du mot (cf. Lucr. 1, 197, *ut uerbis elementa uidemus*); puis, d'une manière plus générale, les éléments ou principes des choses, des sciences, etc., comme l'a montré en détail Diels, *Elementum*. Cette similitude absolue de sens entre *οτοχεῖα* et *elementa* a amené à supposer que *elementum* serait dérivé de *LMN*, seconde série de l'alphabet latin. Mais on voit mal pourquoi le nom de ces lettres aurait été adopté. L'explication par *\*elephantum* « lett. d'ivoire » (de *ἄλε-*φας) proposée par Diels (avec une dissimilation d'origine étrusque comme dans *Melerpanta*; de *Βελεφερόη-*ης?) et repris par Vollgraff, Minem. 1949, p. 89 sqq., est indémontrable; mais la conservation de *e* devant *le* (où *l* était vélaire) n'est pas favorable à une origine pro-

prement latine et dénonce plutôt un emprunt. Adaptation d'un mot étrusque?

élémosina (*elec-*), -ae f. : aumône. Emprunt fait par la langue de l'Église (Tert., Ital.) au gr. ἐλέμοσινή; latinisé. D'où *élémosinarius* : qui fait l'aumône, charitable (tardif). Roman. M. L. 2839, \**alemósyna*, \**alemósina* (d'après *al-*?); v. h. a. *alamuosan*; irl. *almsan*; brit. *alusen*.

elephantus, -i (puis *elephās* et *elephāns*, -antis) m. : 1<sup>e</sup> éléphant; 2<sup>e</sup> « ivoire », et aussi « éléphantiasis »; 3<sup>e</sup> nom d'un poisson de mer ou d'un céétacé et d'un crustacé (homard?). Attesté depuis Plaute et Ennius. *Elephantus* est sans doute une forme populaire bâtie sur le génitif ἐλέφαντος de gr. ἐλέφας (cf. *abacus*), mais avec notation « savante » de l'aspirée. L'emprunt a dû se faire pendant la guerre contre Pyrrhus; les Latins, faute d'en connaître le nom, avaient d'abord recouru pour désigner l'éléphant à la périphrase *Lūca bōs*; cf. Varr., L. L. 7, 39. Le mot, qui d'abord servait uniquement à désigner l'animal, a emprunté dans la suite tous les sens du mot grec. C'est ainsi qu'il a été employé couramment avec *ebur* (v. ce mot) et que Lucrèce et Serenus Samonicus s'en sont servis pour désigner une maladie inconnue sur le sol italien et spéciale à l'Orient, l'éléphantiasis; cf. *Lucr. 6, 1114, est elephas morbus qui propter flumina Nīli | gignit Aegyptio in media neque præterea usquam*. — *Elephantus* est la forme la plus anciennement attestée; puis la langue savante a réagi contre ce qui lui apparaissait comme une forme barbare et a adapté la transcription du mot grec : *elephās* ou *elephāns* (comme *adāmāns* à côté de *adāmās*). Les dérivés *elephantinus*, *elephantiasis* (d'où irl. *elefent*) sont aussi purement grecs; mais on trouve à basse époque des dérivés de sens médical d'aspect latin : *elephantia*, *-tiarius*, *-tiacus*, *-tiōsus*.

Les représentants du mot dans les langues romanes sont plutôt de caractère savant : v. fr. *olifant*, v. ital. *lio(n)fante*, prov. *olifan*, *aurif(l)an*, M. L. 2841; de même irl. *elefaint*. En pénétrant dans les langues germaniques, *elephantus* a changé de sens et a servi à désigner le chameau : got. *ulbandus*; v. h. a. *olbanta*, v. angl. *olend*, etc. — Il est curieux, cependant, que toutes ces formes présentent un *o* qui est conforme aux exigences de la phonétique latine (cf. *oleum* de ὄλαι(F)ον), mais qui n'est pas attesté dans la langue écrite; des faits de ce genre se retrouvent; ainsi *\*urulare*, sur quoi repose fr. *hurler*, est conforme à la phonétique latine, tandis que l'absence de dissimilation dans *ululare* surprend. Cf. aussi *adimās* en face de *adāmās* (terme technique, comme fr. *olifant*), rom. *comperare* et *\*seperare* (sous *parare*), etc.

élīx, -ieis f. (surtout au pluriel; un exemple de singulier dans *Ov.*, M. 8, 237) : canal de drainage. Technique. M. L. 2847. Tardif : *elicatores* : ἔρποσχότοι (Gloss.). V. *colliciae* et *liquor*; et *lax*.

elleborus, -i (*hell-*) m. et *ellebororum*, -i n. : emprunt au gr. Ἐλέβορος (Ἐλά). Le terme appartient à la langue médicale; le mot latin correspondant est *uérātrum*. M. L. 2850. Passé en breton : *elvor*.

Dérivés latins : *elleborō*, -as; *elleborōsus*; fr. *ali-*  
*boron*.

ellum, *ellam* : tiens, le voici; s'emploie comme *eccum*, dont il est synonyme; cf. Plt., Cu. 277-278, *parasitum tuom | ideo currentem — ellum — usque in platea ultuma*. — Mot de la langue parlée, attesté seulement chez les comiques.

Peut-être de *\*en-lo-m*; les formes romaines attestent un *e* ouvert, donc bref. M. L. 2851. Ceci supposerait que l'*e* de *ell* est dû au monosyllabisme; l'*e* aurait subsisté dans *\*en-lo-*. Mais *ellum* peut avoir une autre origine (de *\*em-illom* > *\*em-(il)lum* > *ellum*) et l'*e* de *en*, être ancien.

ellychnium, -i n. : mèche, lumignon. Emprunt (Vitr.) au gr. ἐλλύχνιον, correspondant à lat. *lināmentum*, passé dans les langues romanes sous des formes contaminées par le rapprochement avec *lūceō* (*linulum* dans Apicius); cf. M. L. 2852, *\*lūcīnium*.

élögium, -i n. : 1<sup>e</sup> semble être le gr. ἐλέγειον transformé par l'étymologie populaire, qui a assimilé l'*e* initial au préfixe *ē* et a modifié le vocalisme intérieur par un rapprochement avec λόγος et *ēloquī* (cf. *antelögium* = πρόλογος, Plt.), *ēlogia Solōnis* « les distiques de Solon », d'où « épitaphe » (en vers; déjà dans Caton); 2<sup>e</sup> courte forme (d'où *ēlogiō*, -as, Cael. Aurel.), et spécialement en droit : clause, disposition particulière, chef d'accusation. Confondu avec *eulogia*; v. B. W. sous *ēloge*. Les mots relatifs à l'élégie, *ēlegia*, *ēgōn*, etc., ont été directement transcrits du grec.

elucus, -a, -um (quantité inconnue) : -m significat *languidum ac semisomnum*, uel, ut alii uolunt, *alucinatorem et nugarum amatorem, siuū halunem* (?) i. e. *hetero-nino languentem, quod ἔωλον uocitant Graeci*, P. F. 66, 18, qui, 89, 12, à une forme *helicum*. Ne figure guère que dans les glossateurs; cf. Gell. 4, 19, 1; 16, 12, 3, qui cite l'étymologie de Cloatius Verus rapprochant *elucus* de *alucinor* : *alucinari factum scripsit ex eo quod dicitur Graece ἔλων, unde elucum quoque esse dictum putat a littera in e uersa, tardidatē quandam animi et stuporem, qui alucinantibus plerumque usu uenit*. Cf. *helluor*?

ēlutiō : v. *ēluō*, sous *lauō*.

ēm : v. *is*.

ēm : particule « tiens »; sans doute impératif syncopé et devenu invariable du présent d'aspect « déterminé » de *ēmō* (au sens ancien de ce verbe); cf. Plt., Capt. 859, *cedo manum*. — *ēm manum* « donne ta main. — prends-la », où *ēm* correspond à *tene* qu'on lit v. 838; « *ēm* », *hoc cum gestu offerentis dicitur*, Schol. Bemb. ad Ter. Phorm. 52. Souvent joint à *tibi* : « tiens, voilà pour toi! ». Joint à *ille*, *illīc*, s'accompagne d'un geste démonstratif : Plt., Merc. 313, *si umquam uidistis pictum amatorem, em illīc est*. Quelquefois employé seul, avec le même sens, e. g. Trin. 541. Différent de *hem* et de *ēn*. Forme de la langue parlée qui n'est guère attestée en dehors des comiques; supplante par *ēn* (avec laquelle on l'a confondu) et *ecce!*

embractum : v. *imbractum*.

embrimūnum, -In. : sorte de coussin ou de matelas (Casien; Gloss.). Bas latin.

embroca (in-, im-), -ae (embrocē) f. : pansement hu-

midé. Emprunt tardif de la langue médicale au gr. ἐμ-  
βροχή; de là *embrocō*, -as.

ēmem : v. *is*.

ēmineō : v. *minaē*.

ēminus : v. *manus*.

ēmō, -is, ēmī, ēmptūm, emere : sens premier « prendre », encore attesté dans les glossaires, P. F. 66, 21 : *emere, quod nunc est mercari, antiqui aciebant pro sumere*; cf. 4, 30, *abemito significat demito uel affero: emere enim antiqui dicebant pro accipere*; 332, 30, *redemptores proprie atque antiqua consultudine dicebantur qui, cum quid publice faciendum <αγα> praebendum condicant efficerantque, tum demum pecunias accipiebant. Nam antiquitus emere pro accipere ponebatur: at hī nūc dicuntur redemptores, qui quid conduserunt praebendum utendunque*. Ce sens est conservé dans *em* et dans les composés : *adimō*, *cōmō*, *dēmō*, *dirimō*, *eximō*, *interimō*, *perimō*, *prōmō*, *sūmō*. Cf. aussi *praemium*. A l'époque historique, *ēmō* apparaît spécialement dans le sens de « prendre contre argent, acheter », seul attesté dans les textes (depuis Plaute), en opposition à *uendō*, par une restriction dont on retrouve l'analogue dans le fr. *acheter*, *de accipere*, et aussi dans le gr. λαρισάνω (cf. Aristoph., *Pax*, 1263, etc.). Une fois que *ēmō* eut pris ce sens, ceux des composés dans lesquels le simple n'apparaît plus clairement par suite de contractions s'en sont détachés et la langue leur a créé un parfait en *-sī* : *cōm̄psī*, *dēm̄psī*, *prōm̄psī*, *sūm̄psī* (au lieu de l'ancien *surēmī*) en face de *adēmī*, etc. C'est *capio* qui a exprimé le sens de « prendre » dans le verbe simple, mais non dans les composés (v. *prahendō*; cf. *uideo* : *-spicīō*).

A *emere « acheter »* se rattachent les dérivés : *ēmāx* (opposé à *uendāz* adj. : qui aime à acheter; *ēmācas* f., *ēmōptō*, -tiō, *-tiōnālis*, *-tōrius*; *ēm̄ptūs*, -is, *-tīcius*, *-tiūs*; *ēm̄ptūs*, -as (rare, époque impériale, sans doute d'après *uendō*, classique et usuel), *ēm̄ptūrō*, -is et les composés : *coemō*, -is, -ēmī, *-ēmptūm* (*coēmō* avec apex sur l'*e* dans le Mon. Ancy. III 11): *acheter* (où la préverbale marque l'aspect « déterminé »), noter *cōm̄ptōnālis* dans Plt., Ba. 976; *ēm̄ptō* : achat, spécialement employé pour désigner une forme de mariage dans laquelle il y avait une sorte d'achat de la femme par le mari; *redimō* : racheter, prendre à ferme, affermer; acheter ou prendre en échange de, M. L. 7144; *redēmptō* (= *condūctor*), *redēmptō* (= ἀπόλύτωτος), qui dans la langue de l'Église ont pris le sens spécial que transcrit le mot « redempteur », M. L. 7142; *redēmptūra* (époque impériale); *redēmptō*, -tiō, -as.

A *emere « prendre »* se rattachent, au contraire : *abemere* : enlever. N'est attesté que dans les glossaires et a été remplacé par *dēmō*, cf. plus bas, et *adimō* : « prendre à soi », puis « enlever »; dérivés tardifs : *adēmptō*, *adēmptōr*; *cōmō*, -is, *cōm̄psī*, *cōmptūm*, -ere : sens premier « prendre ensemble, réunir, combiner », sens dans lequel Lucrèce emploie encore l'adjectif *cōmptūs*, e. g. 1, 950, 3, 259, 4, 31, et le substantif *cōm̄psī*, -is, 3, 845; cf. aussi P. F. 35, 18, *cōmptū genus libaminis quod ex farina conspersa faciebant*. S'est spécialisé dans le sens de « attacher les cheveux, peigner, coiffer »; c. *capillōs*, *comam* (peut-être *comā* et *comāns* ont-ils joué un rôle dans cette évolution de sens); de là « bien peigner »; et

par extension de sens, « orner, embellir »; *cōmptūs* « bien peigné, soigné » et son contraire *incōmptūs*, traduisant κομψός et ἀκομψός, auxquels les a rattachés l'étymologie populaire. Lucrèce emploie le pluriel *cōmptūs* au sens de « tresses, chignon », 1, 87, *cui simul infula uirgineos circumdata cōmptūs*; cf. \**comptāre*, M. L. 2107; *comptāre*, 2982; *dēmō*, -psī : enlever (proprement d'un endroit élevé : Varr., R. R. 1, 39, 3, *quae ex arboribus dēmpta*), puis simplement « enlever, retrancher, ôter »; *dēmptō* (rare, Varr., R. R. 1, 5, 6 et 176, repris dans la langue de l'Église); *dēmīa* dans *uindēmīa* et dans le composé plautinien *uirgidēmīa*; *— dirimō*, -ēmī : séparer, disjoindre, dissoudre; et par suite « interrompre, remettre » (= *differō*) ou « détruire »; *dirēmptūs*, -is m. : séparation (un exemple de Cic., Tusc. 1, 71); *dirēmptō*, -tor (bas latin); *eximō*, -ēmī, *-ēmptūm* (d'où \**exemptāre*, M. L. 3004) : mettre à part, mettre hors de, par suite « chasser, enlever »; délivrer. En parlant du temps : *eximere diem*, proprement « chasser le jour », par suite « passer, perdre ». Dérivés : *eximius* (= ἔξοχος, ἔξαπτος) : mis à part, qui se détache des autres, et par suite « excellent, hors de paire ». Peut-être à l'origine terme rituel : P. F. 72, 3, *inde dici coeptum, quod in sacrificiū optimum pecus e grege eximebatur, uel quod primum erat natum*. Conservé en gascon; cf. M. L. 3017; *eximītās*. Autres dérivés : *ēxēmptō*, -tor, *ētīlīs*, *-tūs*, *-tūs* (Vitr.); *exēplūm* : v. ce mot; *interimō*, *interemō*, *-ēmī* : détruire, faire péir (cf. *interficiō*). Ancien (Plt.), classique, mais rare, ne semble pas attesté après Quintilien. Dérivés tardifs : *interēmptō*, -trīx, -tīō, *-tībīlīs*; *perimō*, *peremō* : détruire (cf. *perdere*), Fest. 236, 7, *perēmēre Cincius in libro de uerbi priscis ait significare idem quod prohibere*; at *Cato in libro qui est de militari pro uitiae usus est*. Dérivés : *perēmptālis*, adj. de la langue augurale : *-a fulgūra*, cf. Fest. 236, 19, 284, 12; *perēmptō* (St Aug.), -tor (latin impérial); *perēmptōrīus* : 1<sup>e</sup> qui détruit; 2<sup>e</sup> dans la langue du droit « pérémptōrīus », *perēmptōrīum edictum inde hoc nomen sumpsit, quod perēmēt discepitamētum, h. e. ultra non patetetur aduersariūm tergiuersari*, Dig. 5, 1, 70; — *prēmūm* : v. ce mot;

*prōmō*, *prōm̄psī*, *prōmptūm* : mettre en avant, mettre au jour, tirer de, publier, exprimer. D'où : *prōmō*, -is m. : dépensier, économie (qui va chercher les provisions, cf. *condūs*). Les formes *prōmō*, -i, *prōmō cella* (Tert.) « garde-manger » sont secondaires; *suprōmūs* (Plt.).

*prōmptūs* : tiré hors de, mis à découvert, par suite « mis à portée de, facile, aisé » et aussi « disposé à (souvent joint à *parātus*), dispos » et « agile, rapide, prompt ». M. L. 6776.

Dérivés et composés : *prōmptō*, -as (Plt.), fréquentatif de *prōmō* « distribuer »; *prōmpt(u)āriūs* : relatif au garde-manger, d'où *prōmpt(u)āriūm* n.; *prōmptūlūs* (St Jér.); *prōmptūtōdō* (tardif). De *prōmptūs* : *imprōmptūs* (époque impériale, rare);

*prōmptūs*, -is m. : usité seulement dans l'expression *in prōmptūs* (esse, habere, gerere, etc.) « à découvert, à portée de la main »;

*exprōmō* : produire, faire connaître, faire éclater; *sūmō* : v. ce mot.

L'ombrin a emantur « accipiantur » et, sur une borne, *emps* « *emptūs* » (emprunté?); l'osque à *perēmēt* « *perimet* », *perēmūt* « *perēmerit* », au sens de



a été refait, en outre, un nom.-acc. *itiner* : 1<sup>o</sup> parcours, chemin parcouru, marche, voyage : *iter ire, facere, habere* ; in *itinere* ; *iter omne uārum*, dit Lucr. 2, 266 ; 2<sup>o</sup> par extension, confondu avec *uia* : route, chemin, passage : *qua ibant, ab iu iter appellabant*, Varr., L. L. 5, 35, cf. *uerum iter gloriae et uiam gloriae*, Cic., Phil. 1, 14, 33. Usité de tout temps ; demeuré partiellement en roman ; cf. ancien fr. *erre, errer* dans « chevalier errant », M. L. 4555 ; B. W. s. u. ; un verbe *iterare* au sens de *iter facere* est attesté à basse époque. *Iter* a des dérivés attestés à basse époque : *itineror* = *ōdōtōpō* ; *itinerārius*, -a, -um ; *subst. itinerārium*.

Pour *obiter*, v. ce mot.

Sur *eō*, *iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 145 et 156.

-es(s), -iūs m., second terme de composé : celui qui va ; v. *comes*, -iūs.

*Eō* a fourni de nombreux composés, dont certains ont des sens spécialisés, ainsi *ineō* « commencer », *interēō* « mourir », *pereō* « périr, être perdu », *uēnēō* « être mis en vente » (en face de *perdō*, *uēndō*). Alors, comme dans le cas de *uēdō* / *aspiciō*, la langue a recouru à d'autres verbes pour exprimer l'idée d' « aller » dans les composés : cf. *ingredior*, *interueniō*, etc.

*abēō* : s'en aller de ; skr. *apa-eti*, gr. *ἀπ-ει*, got. *afiddja* ; pél. *afđed* « abii ? ». Souvent confondu avec *habēō* dans les manuscrits, malgré les recommandations des grammairiens. Composé double, poétique : *trānsabēō* (cf. *trānsabigō*).

Dérivés : *abitus*, -ūs m., *abitiō* (archaïque et rare), *Abeōna*, nom ou épithète de déesse protectrice de la marche de l'enfant, cité par Tertullien et saint Augustin, à côté de *Adeōna*, cf. *Pōmōna* ; *abitōrium* « latrina publica » (Inscr.).

*adēō* : aller vers, s'approcher, aborder ; *aditus*, -ūs m. ; *adībō* : v. ce mot.

*ant(e)eō* : aller devant, dépasser (sens propre et figuré). Scandé toujours *antēō*, *antīō*, l'e de *ante* est purement graphique, comme celui de *de*- dans *deesse*. Un doublet ancien, *antidēō*, est dans *Plaute*.

*circumeō* : aller autour, entourer, encercler, cerner ; circonvenir. Synonyme également de *ambire* ; dans la langue de la rhétorique, « user de périphrases ou de circonlocutions » ; *circu(m)itus*, -ūs m. : 1<sup>o</sup> circuit, révolution ; 2<sup>o</sup> terme de rhétorique = gr. *περιόδος* (Cic., Or. 61, 204) ou *περιπράτης* (Quint) ; *circu(m)itiō*, -ōnis f. : ronde, circuit ; circonlocution (déjà dans Tér. ; cf. *ambāgēs*). — Pour *circitō* et *circitōr*, -ōris, v. *circus*, *circum*.

*coēō* = *σύνειμι* : 1<sup>o</sup> aller ensemble, se réunir, se rencontrer, en particulier « se réunir pour délibérer », d'où *coetus*, -ūs « assemblée » (= *σύνοδος* ; cf. aussi le composé purement nominal *comitūm s. u.*) ; 2<sup>o</sup> s'accoupler, s'unir charnellement, d'où *coitus*, -ūs m. ; *coitiō* : 1<sup>o</sup> rencontre ; 2<sup>o</sup> coalition, conspiration ; 3<sup>o</sup> = *coitus* (tardif). *de-eō* (Sal., Stace?) : artificiel d'après *abire*.

*exēō* : sortir [de] (panroman dans ce sens, M. L. 3018) ; franchir, éviter (avec l'accusatif) ; se terminer ; *exitus*, -ūs m. : sortie, issue ; d'où « fin, résultat » et « mort », irl. *éisith* ; *exitō* : sortie (rare) ; *exitūm*, -i doublet de *exitus*, spécialisé par litote (cf. *exitus exitiālis* Cic., Verr. II 5, 12) dans le sens de « mort (violente), déstruc-

tion » (donné à basse époque aussi à *exitus*, cf. Thes. V 2, 1538, 59 sqq.), etc., d'où *exitiālis*, -ābilis, -iōs. *ineō*, cf. ombr. *enetu* « *initō* » : 1<sup>o</sup> aller dans, entrer dans ; 2<sup>o</sup> commencer (absolu : *ex ineunte aeuō*, et transif. : *inire magistrātūm*, entreprendre ; 3<sup>o</sup> saillir (en parlant d'un mâle), d'où connaître une femme, *i. fēmīnam* ; *initus*, -ūs m. (rare et poétique) : approche (*adēō* = *aduentus*) ; commencement (rare) ; ce sens est plutôt réservé à *initium* : commencement, début, origine ; au pluriel, éléments ». Dans la langue religieuse : 1<sup>o</sup> auspices pris au début d'une entreprise ; 2<sup>o</sup> cérémonies d'initiation, mystères ; M. L. 4440 a, et celtique : *ir. init*, britt. *ynyd*, *enes*. Dérivés : *initiō*, attesté seulement dans la langue classique au sens « initier » et le plus souvent au passif *initiāri* « être initié » ; l'emploi dans le sens de « commencer » est très tardif et semble créé par besoin de renouveler l'expression. M. L. 4440 et \**comitītāre*, M. L. 2079 ; B. W. sous *commencer* ; *initiālis* (Apul.) ; *initiāmenta* (Sén.) ; *initiātō* (Suét.) ; *initiātor*, -trix (Tert.).

*interēō* : se perdre ; par suite « être perdu, mourir » ; *interitus*, -ītōs ; cf. skr. *antar-ītāh* ; pour le sens donné par le préverbé, cf. *interdīcō*, *interimō*, *interfīcō*, M. L. 9676.

*intr(o)eō* : entrer dans ; *introitus* : entrée (abstrait et concret), M. L. 4515.

*obeō* : 1<sup>o</sup> aller au-devant ou contre, rencontrer, surve nir (= *occurrō*) ; parcourir ; couvrir (*obdīcō*) ; affronter (*o. mortem*, d'où *obīre*, absolument « mourir », cf. *occumēre, opetere, occidēre*) ; se coucher (se dit des astres = *occidō*) ; 2<sup>o</sup> entreprendre, et par suite « exécuter » ; *obītus*, -ūs m. : 1<sup>o</sup> approche ; 2<sup>o</sup> disparition, mort ; coucher des astres (= *occāsus*). Irl. *obaid*. M. L. 6011 c.

*pereō* : disparaitre, cf. Plt., Cap. 537, *utinam te di prius perderent quam periūst i patria tua* ; périr, être perdu ; cf. ombr. *per-ētūm* « peritum ». Sert de passif à *perdō*. Pas de substantif dérivé ; *perditō* lui-même est très tardif (Lactance, Vulg.). Renforcé par *dis* : *dispe reō* (cf. *disrūcūtō*). Le rapport avec *eō* a fini par n'être plus senti ; la Vulgate a un futur *periet*. Panroman. M. L. 6415. Voir *per*. Pas de substantif.

*praeēō* (praeō) : aller devant, précéder. Dans le rituel, s'emploie en parlant du prêtre qui précéde le magistrat en prononçant la formule consacrée : *praeire uerbīs*, et simplement *praeire* « réciter le premier, dicter » , et par suite « enseigner ». — Pour *prætor*, v. ce mot.

*prætereō* : passer auprès ou le long de ; passer, dépasser ; échapper à (*non me præterit*) ; omettre, négliger ; *præteritus* : passé ; d'où *præterita*, -ōrum « le passé » ; dans St Hilaire, traduit le gr. *τὰ παραλεγόμενα* ; *præteriō* (tardif) : omission = *παράλεγψις*.

*prōdeō* : s'avancer, paraître au jour, [se] lever, pousser. M. L. 6768. Les dérivés *prōdītō*, *prōdītus* sont à peine attestés et à très basse époque. La langue a évité les homonymies possibles avec *prōdītō* de *prōdō*.

*redeō* : revenir, M. L. 7145 ; *reditus*, *reditō* (rare). *Rediculus* : -i *fanum extra portam Capenam fuit, quia accedens ad Vrbem Hannibal ex loco redierū, quibusdam perterritus uisis*, P. F. 355, 7.

\**sēd-eō* n'existe pas ; le latin dit *sēcēdō*. Mais *sēdītō* existe à côté de *secessiō* ; d'où *sēdītōsus*. Ancien (Plt.), usuel, classique.

*subēō* : s'approcher de ; venir sous ; venir à la place

de (cf. *succēdō*) ; *subir*, M. L. 8364 ; *subītus* : proprement « qui vient sans être vu » (nuance marquée par *sub*, cf. *subripiō*, *sustrāhō*, etc.) : d'où « soudain, subit », *subiō* « tout à coup », *subītē* « arriver subitement » ou « surprendre », mot de basse latinité qu'on peut considérer comme un dénominal de *subītus* ou un fréquentatif de *subīre*, cf. Niedermann, Emerita, XII, 1944, p. 82 ; M. L. 8366 et 8365, *dē subītō*, M. L. 2607 ; britt. *disyfyd* ; *subītātiō* (Vulg.) ; *-tor* (Gloss.) ; *subītārius* (déjà dans Plt.) ; *subītāneus* (époque impériale) ; *subītānus* (Gloss.) ; *subītānter* (Fulg.), d'après *festīnānter* ; \**subīcula* « vête ment », M. L. 8361.

*trānseō* : aller au delà, passer ; *trānsire in* « se changer en » ; *trānsire ad* « passer à ». Synonyme aussi de *prae-tereō* ; *trānsitus*, -ūs ; *trānsiō* ; *trānsitor* (Itala) ; *trānsiōris* ; *trānsiōsus* (terme de grammaire), M. L. 8855 a, b. Enfin, il est possible qu'il faille rattacher à *eō nequēō* et *quēō* : v. ces mots.

La racine \**ei*, \**i* : fournit un présent radical athématique qui n'était accompagné ni d'aoriste ni de parfait ; pour ces aspects, on recourt à d'autres racines. Ce présent subsiste dans l'skr. *éti* « il va », *imā* « nous allons », *yānti* « ils vont », v. pers. *autīy* « il va », gr. *ētō*, pl. *ἴεν* *ἴατ*, v. lit. *ētī* « il va ». Pour avoir l'aspect « déterminé », le slave a recouru à un présent dérivé, v. sl. *ido* (de \**idg*) « je vais », à côté d'un infinitif *iti*. L'ombrien a etu « *itō* » et un passif *ier* « *itum sit* ». L'adjectif verbal en *-to* à la forme brève : skr. *īdā* ; le « supin », la forme \**ītū*, skr. *ītām*. Le latin a généralisé la brève, sauf peut-être dans *simūtū*. L'osque *amret* est sans doute à écarter, v. Vetter, *Hdb.*, p. 11. L'irlandais a un type supplémentaire, *tiaga* « je vais », etc., où le groupe de *ē* semble n'avoir pas de place. Sur l'aspect indéterminé de la racine, v. MSL 23, 242 sqq. Pour *comes*, v. ce mot.

*eō* : ablatif neutre singulier de *is* employé avec le sens causal « pour ceci, pour cette raison » et annonçant généralement un relatif qui suit : *eō... quod, quia, quoniam* ; *eō... quō, ut, quin*. Joint à *id* dans le composé *idēō* « ceci parce ».

*ēō* : particule locative « à ce point, jusque-là », *eō loci*, généralement avec idée de mouvement, de marche vers un but dans l'espace ou le temps ; cf. *adēō*, *usque eō* (*eō usque*, M. L. 2877) (avec leurs correspondants relatifs *quod*, *quonque*). S'oppose à *ibi*, qui indique le lieu sans mouvement, et à *inde*, qui indique le point de départ. *Adeō* : proprement « jusque-là » et « précisément », « à ce point, tellement » : *adeō... ut* « au point... que ». Ancien, usuel. Non roman.

V. is.

*epiphānia*, -ōrum n. pl. et *epiphānia*, -ae f. sg., *epiphāniae* : emprunt au gr. *τὰ ἐπιφένεια* [*epēd*] fait par la langue de l'Église. M. L. 2879 ; passé aussi sous une forme savante en irl. *epiphain*.

*epiraedium* : v. *raeda*.

*episcopus*, -I m. : surveillant, gardien, protecteur. Emprunt au gr. *ἐπίσκοπος*, spécialisé dans la langue de l'Église au sens de « évêque ». De là : *episcopālis*, *episcopātūs*, *episcopūm*, -pia, *episcopō*, -ās, GIL V 7136, 1. M. L. 2880 ; germ. *bisop* « Bischof » ; irl. *epscop*, etc. *epistula*, -ae f. : preprintem « envoi », Cic., Quint.

fr. 3, 1, 3, § 8, *uenio nunc ad tuas litteras quas pluribus epistulis accepi*, spécialisé dans le sens de « envoi de lettre », puis lettre elle-même (= *litterae, cōdīcili*).

Emprunt au gr. *ἐπιστολή*, mais latinisé, comme le montre le traitement de *o* de *o* intérieur. Déjà dans *Plaute*, usuel, classique. Fréquent dans la liturgie romaine (fr. *épître*) et passé par là en goth. *epistulans* acc. pl., irl. *epistil*.

Dérivés : *epistulāris*, -rius. *Epistolium*, -licus sont des transcriptions du grec.

*epithēma*, -atis n. : topique. Emprunté par la langue médicale au gr. *ἐπιθέμα*, passé dans quelques langues romanes ; it. *pitima*, esp. *bizma*, etc. M. L. 2881.

*epitomē*, -ēs f. : abrégé. Emprunt au gr. *ἐπιτομή*, latinisé en *epitoma* (Flor.), d'où *epitomō*, -ās (rare, tardif).

*eporaedias* : v. *raeda* et *equus*.

*epulūm*, -I n. sg. et *epulāe* f. pl. (un singulier *epula* est attribué aux *antiqui* par P. F. 72, 18 ; la forme la plus fréquente est *epulāe* ; le neutre singulier désigne plutôt le repas dans son ensemble ; le pluriel, le repas envisagé comme composé de plusieurs mets). Terme de rituel désignant un repas de sacrifice, un festin d'ordre religieux ; cf. *epulūm Iouis* et les *VII uiri epulones* chargés de préparer aux dieux les lectisternes, et P. F. 68, 26, *epulōn* (cf. Plt., Pe. 100, *coepulōn*, nominatif en -us refait sans doute sur le génitif pluriel *epulōnum*, d'après *colōnus* ; cf. *cūriōnus*, *dēcuriōnus*) dicebant *anti quos nunc epulones dicimus*. *Datum est autem his nomen quod epulās indicendi Ioui ceterisque dis potestatem habent* ; id. 76, 16, s. u. *ferias* : *aliae* [sc. *feriae*] *cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulātiones ex prouentu pecorum frugumque* ; Cic., Leg. 2, 25, 63 ; Off. 2, 16 ; Hor. C. 3, 8, 6, etc. ; souvent un repas de funérailles (Cic., Vat. 3). En passant dans la langue commune, *epulūm*, *epulāe*, comme *daps*, ont pris le sens général de « repas, festin » et même « plat ». De là *epulāris* adj., *epulōr*, -āris et ses dérivés, *coepulōr* (Ambr.) ; *epulō m.*, sert aussi de *cognōmen*. Ancien, usuel. Non roman.

Cf. sans doute *Ops*, *opēs*, *opus*, groupe qui se rattache à des mots indo-européens ayant une valeur religieuse ; cf., pour la forme, v. isl. *afl*, v. angl. *afol* « force » et, pour le sens, skr. *āpāh* « cérémonie religieuse », avec *ā*, à côté de *āpāh* « *opus* », v. h. a. *uoba* « fête ». Le vocalisme *e*, à côté de *o*, est normal ; cf. *nebula*.

*equidem* : v. *quidem*.

*equifer* : v. *equus* et *ferus*.

*equirine* : *iūsiurandum per Quirinūm*, P. F. 71, 17. V. *ēcastor*, *edēpol*.

*equirria* : v. *equus*.

*equisaetum* : v. *equus* et *saeta*.

*equus*, -I m. (*equos*, *ecus* ; la graphie du nominatif et de l'accusatif *equus*, *equum*, qui est incorrecte, est à l'imitation des autres cas *equi*, *equo*, etc.) : 1<sup>o</sup> cheval ; 2<sup>o</sup> machine de guerre analogue à *l'aries*, cf. plus bas, *eculeus*. — Nom ancien et générique de l'animal, auquel on a donné un féminin *equa* avec un datif-ablatif pluriel *equābus* dans la langue des éleveurs. Les noms particu-



parle), *nonne erae meae nuntiare quod erus meus iussit licet?*

Dérivé : *erilis*, archaïque (Plt., Enn., Tér.) et repris par les poètes de l'époque d'Auguste (pas d'exemple dans la prose). Fait sans doute d'après *seruīs*.

Composé : *erifuga*, Catulle 63, 51, fait sur *trānsfuga*.

D'après Festus, P. F. 73, 7, il aurait existé un substantif *eritudo*, synonyme de *seruitudo* et formé comme lui. Mais il n'y en a pas trace dans les textes, pas plus que de *eritum* (Gl.) fait sur *seruitum*.

*Erus*, concurrencé par *dominus*, est rare; la prose classique ne l'emploie guère (Cic., Off. 2, 7, 24; Rep. 1, 41); il ne semble plus attesté après Horace et n'est pas représenté dans les langues romanes.

Le gaulois a, dans les noms propres du type *Esus*, un thème *esu*- qui semble être un nom de divinité, mais avec *ē*, d'après Lucain 1,445, qui ne s'accorde pas avec l'*ē* de *erus*. On a vu dans *erus* un ancien mot, employé notamment avec valeur religieuse, qui se retrouve soit dans hitt. *esha-* « maître », cf. J. Friedrich, *Hethit. Wörterb.*, dans le thème iranien *ahū-* « maître, génie présidant à quelque chose », et dans le nom religieux skr. *āsurah* = av. *ahura*, désignant un type de divinités de caractère moral. On aurait donc ici un terme de l'ancien vocabulaire religieux conservé en indo-iranien et en italo-celtique, mais devenu profane en latin. Mais le rapprochement de skr. *ahū-* est contestable, et, sauf *densus*, et *domus*, il n'y a guère d'exemple d'un thème en *-o-e-* latin correspondant à un thème en *-u-* indo-iranien.

**eruscum** -I n. : nom tardif de la ronce, *rumex* (Misc. Tir. 55, 4 et 7), *ruscus*, *rubus*; cf. André, *Rev. Phil.* 1954, p. 56.

**eruum**, -I n. (*eruus*, *-oris* n.). Venant. *Fort.* 327, 10 : *ers*, lentille. Attesté depuis Plaute; *eruilia*, -ae f. : petite lentille, genre de gesse ou de vesce; *Græco sunt dicta, quia illi eruum δρόσος, eruiliam ἐπέβιθος appellant*, P. F. 72, 20; M. L. 2909; *eruaceus* (Theod. Prisc.). Les formes romaines remontent à *eruus*, *-oris* (v. fr., prov. *ers*) et à *erum* (e. g. catal. *er*), attesté, du reste, dans les gloses, CGL III 390; M. L. 2910, et *Einf.* 3, p. 184; J. B. Hofmann, *Gnomon*, 14, p. 42. Passé en v. angl. *earfe*.

Le rapport avec gr. *ἔρων* « vesce » et *ἔρεινθος* « pois chiche » est d'autant plus difficile à établir que le suffixe *-vθo-* indique, pour le grec, un emprunt à une langue égéenne. D'autre part, un mot semblable se retrouve en germanique, mais avec un *w* qui exclut le rapport avec *ρ* du grec : v. h. a. *arawezis* *pōis* », etc. Il s'agit sans doute d'emprunts indépendants dans chacune des trois langues à une langue inconnue d'un pays dont l'*ers* est originaire, sans doute l'Asie Mineure, ou de la Méditerranée orientale. Cf. *cicer*.

**eryspelas**, -atis n. : emprunt fait par la langue médicale au gr. *ἔρψιτλος*, passé dans la langue populaire et de là dans quelques langues romanes (it. *risipola*). M. L. 2911.

**ēsca**, *ēscariola* : v. *edō*.

**ēshara**, -ae f. : escarre. Emprunt livresque au gr. *ἔσχατη*, passé dans la langue commune sous des formes altérées, *escara*, *scara*, *iscara*, *asc(a)ra*, d'où *ascarōticum*,

qui ont survécu dans les langues romanes. M. L. 2915 a. *ēscēb*, -is : v. *sum*.

**esox** (5?), -ocis m. (et *isox*, *isex*, *issicus tardis*) : poisson du Rhin, sans doute le saumon (Pline). De la celtique *escu* f. « vivier pour l'*esox* ». Mot étranger, dont le sens premier était temporel : et maintenant, maintenant encore : e. g. Varr., L. L. 6, 54, *ibi olim fano consumebatur omne quod profanum erat, ut etiam sit quod praetor urbanus quotannis facit*. Cf. *nōn...etiam* pas encore ». Sur cet emploi s'est greffé le sens de « encore, aussi, de plus, et en outre, même ». *Etiam* est souvent joint à *quaque* ; il peut être répété dans le groupe d'instance *etiam atque etiam* « encore et encore ». Joint à *sed*, il s'oppose à *non modo* (n. *sōlum*, *tantum*) précédent.

**Esquiliae** : v. *colō*.

**essendum**, -I n. (*esseda*, -ōrum n. pl., d'où *esseda*, -as) : chariot à deux roues. Le mot et l'objet qu'il désigne ont été empruntés aux Gaulois par les Romains. Attesté à partir de César et Cicéron. Virgile le qualifie de *Belgica*, G. 3, 204. Cf. *carrus*, *petorūrum*, *carpentum*, etc.

Dérivé : *essedarius* (déformé en *assidarius*, CIL XIII 1997).

**essentia**, -ae f. : essence. Terme philosophique qui semble avoir été créé par Cicéron (cf. Sén., Ad Luc. 58, 6, et Sidoine, Epist. [carmen 14] 4), quoique Quintilien en attribue l'invention soit à un certain Plautus, soit à Sergius Flavus (Verginius F. *Spalding*, Sergius Plautus *Teufel*) ; v. Thes. V 2, 362, 53 sqq. Traduit *ἡ οὐσία*. A été bâti sur *esse* d'après le type *pati*, *patiens*, *patientia*; *sapere*, *sapiens*, *sapientia*. Il n'y a pas de participe \**essens*; cf. Aug. loc. hept. 3, 32, p. 577, 3, dans Thes. V, 1875, 35. *Essentia* a pu servir de modèle à *substantia*, attesté à partir de Sénèque. *Essentia* a remplacé *natura*, trop général et imprécis ; cf. Aug., mor. *Mall. 2, 2, 2*. Ne figure dans les textes qu'à partir d'Apulée ; a été répandu par les théologiens : de là les dérivés tardifs *essentialis*, -liter, -litās, et même *essentialis*. V. *Piganiol*, *L'Empire chrétien*, p. 370-371 et la n. 30 ; Blaise, *Dict. s. u.*

**ēt** : et ; particule servant à unir deux mots et deux phrases. S'emploie pour ajouter quelque chose à une idée déjà exprimée : « et aussi, et de plus, et même », Plt., Amp. 266 sqq., *etiam uero quoniam formam cepit huius in med et statum | decet et facia more quoque huius me habere similis item* ; ou, avec valeur temporelle, pour indiquer qu'une action succède à une autre : « et alors ; et après », cet emploi indiquant le sens ancien. *Et...* et, répété deux ou plusieurs fois, sert à marquer, comme le gr. *καὶ...* *καὶ*, une connexion spéciale entre deux ou plusieurs termes : à la fois... et », Plt., Bacch. 427, et *discipulus et magister perhibebant improbi*. *Et* peut accompagner les adjectifs et les adverbes marquant la parité ou la ressemblance, mais cet usage semble secondaire et résulte de la confusion qui s'est établie entre *et* et *atque*, *ac*. Du reste, dans ce rôle, la langue a toujours préféré cette dernière particule. *Et* tend à remplacer l'endlitique *-que*, dont il est synonyme et avec lequel il peut être en corrélation ; cf. Cic., *Brut.* 302, *memor et quae essent dicta contra, quaeque ipse dixisset*; de même que, lorsqu'un des deux termes est négatif, la corrélation est *et... neque ou neque... et (et non pas et nōn, qui a un sens spécial et non pas)* ; cf. Cic., *Fam.* 10, 1, 4, *nec miror et gaudeo*. Usité de tout temps et, dans la langue populaire de l'époque impériale, élimine peu à peu ses synonymes. Panroman. M. L. 2919 (sur des emplois de *sic* au sens de *et* dans les langues romanes, notamment en roumain, v. M. L. 7892 et Stolz-Leu-

mann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 659). Est souvent joint à *nam* : *nam et*, cf. *καὶ γὰρ* ; forme avec *enīm* le composé *enīm καὶ et aussi* : Cf. aussi :

**etiam** : particule de liaison, temporelle ou de renforcement, obtenue par la juxtaposition de *et* et de *iam* dont l'*i* a été vocalisé : *etiam*, cf. *nunciam*, *quoniām*. Le sens premier était temporel : et maintenant, maintenant encore : e. g. Varr., L. L. 6, 54, *ibi olim fano consumebatur omne quod profanum erat, ut etiam sit quod praetor urbanus quotannis facit*. Cf. *nōn...etiam* pas encore ». Sur cet emploi s'est greffé le sens de « encore, aussi, de plus, et en outre, même ». *Etiam* est souvent joint à *quaque* ; il peut être répété dans le groupe d'instance *etiam atque etiam* « encore et encore ». Joint à *sed*, il s'oppose à *non modo... sed etiam*.

*Etiam* sert encore de particule affirmative « et (cela) encore », voisine de notre « oui » ; cf. Cic., *Mur.* 31, 65, *misericordia commotus ne sis*... *Etiam... In sententia permanens... Vero...* ; et il arrive à s'opposer à *non* : *aut etiam, aut non* = « soit oui, soit non » ; cf. Hor., *Sat.* 2, 5, 91. *Etiam* est le premier terme de juxtaposés qui tendent à se souder : *etiamdum*, *etiamnunc* (-*num*), *etiamdum*, *etiamnisi* (cf. *etsi*, dont il est le renforcement).

L'ancienne particule *\*eti* se retrouve dans gr. *ἔτι* « de plus, encore ». En péginien et en ombrien comme en latin, elle a servi à signifier « et » à côté d'un plus ancien *ombr. enom*, *enu* (et *enem*, *ene*) « *tum* », osq. *inīm*, v. *enim*. Le gaulois a *etīc* « et ». Le gothique a différencié *īp* « alors, mais, et » du premier terme de composé *īdā* *īdā-īvēðōc* « *þvēðōc* ». Au sens de « au delà », qui paraît être le sens initial, l'indo-iranien a *skr. ātī*, *av. ātī*, v. *perse atīv*. Un développement de sens analogue s'observe pour *\*ēpi* : cf. skr. *āpi* « en outre, aussi », gr. *ἔτι* « sur », à quoi répond arm. *ew* « aussi, et » (synonyme exact de lat. *et* et *etiam*) ; et de même pour gr. *καὶ* dont l'étymologie n'est pas exactement connue.

Sur une parenté lointaine avec *ad*, v. ce mot, in fine.

*ēst* : conjonction, semblable au gr. *καὶ* et introduisant une restriction à une affirmation précédemment énoncée. Peut avoir une valeur : 1<sup>o</sup> coordonnante, comme gr. *καὶ τρεπ*, *καὶ τότε*, e. g. Cic., *Att.* 9, 10, 2, *do*, *do poenas temeritatis meae. Etsi quae fuit illa temeritatis / Et pourtant...* ; 2<sup>o</sup> subordonnante, comme gr. *καὶ* et « même si », c'est-à-dire « quoique », avec souvent *tamen* pour corrélatif. Peut être renforcé de *tam*, d'ou *tamētis*, ou de *tamen*. Ancien, usuel et classique ; semble évidé par la poésie de ton élevé (un exemple dans Vg., *Ac.* 9, 44). *Tamētis*, *tamenētis* appartiennent plutôt à la langue parlée. Voir le tableau des emplois de *etsi*, *tamētis*, *tamenētis* dans le Thes. V 2, 964, 75 sqq. ; les deux derniers beaucoup plus rares. Cf. *quamquam*.

**eu**, *euge*, *eugopae* : bien, bravo. Exclamations de la langue comique, empruntées au gr. *εὖ*, *εὐχε*, *εὐχε* (*ταῦτα* *πατέ*). *duallūtis* : v. *mannus*.

**eu(h)āns** : criant « évoqué ! ». Participe-adjectif créé par les poètes (Catul., Vg.) à l'imitation du gr. *εὐάνων*; cf. *eu(h)e* = *εὐōt*. La forme livresque *eudnis* a gardé le vocalisme du modèle grec, tandis que dans *ouō*, *-ās*, l'*o* est conforme à la phonétique latine ; et la différence de sens s'est accompagnée d'une différence de forme.

**euāx** : hourrah ! Exclamation marquant la joie (Plt., Enn.) sans doute empruntée à un gr. non attesté \**εὐάξ* ; cf. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 27. Cf. *euhān*; *euhō*; *eu(h)āns* de *εὐάν*, *εὐōt*, etc.

**eugeneus**, -a, -um : noble, généreux. Épithète du vin, etc., emprunté à un gr. \**εὐγένεος*, ou latinisation de *εὐγένης*.

**eugium**, -I n. : -um media pars inter naturalia mulieria, Non. 107, 26. Du gr. *εὐγένιον*, cf. *εὐγένιος* « ferme ». Seulement dans Lucilius et Labérius.

**ēuidēns**, -dentis : qui se voit de loin, évident ; *ēuidēntis* adv. Adj. employé par la langue philosophique à partir de Cic., Acad. 2, 17 et 18, pour traduire *ἐναργέα*, comme *ēuidēntia* traduit *ἐναργέα*. Sur *ēuidēns* a dû être bâti *ēuidēor* qu'on lit dans Arnobe. Le sens médiopassif de l'adjectif se retrouve dans *uehēns* « qui est véhiculé » en face de *uehō* « je véhicule », *gignētia* « les créatures » en face de *gignō* « j'engendre », *animāns*, etc.

**eunūchus**, -I m. : eunuque. Emprunt au gr. *εὐνοῦχος*, attesté depuis Térence.

Dérivés : *eunūchō*, -ās (Varr.) ; *eunūchiō*, -ās (Ital., à côté de *eunūchizō*) ; *eunūcha* (Soran.). Irl. *eunach*, britt. *conych*.

**ex**, *ē*, *ec-* : préverbale et préposition. La forme de la particule dépend de l'initiale ou du groupe initial du mot suivant. *Ex* est constant devant *voyella*; *ec* ne se rencontre qu'en composition devant *f* : *ecfērō*, *ecfāri*, *ecfertus*, et, du reste, le *c* de préverbale tend à s'assimiler : *effērō*, etc. *Ex* préverbale se réduit à *ē* devant les sonores *b*, *d*, *g* et les sonantes *l*, *m*, *n*, *r*, *i* et *u* : *ē-bibō*, *ē-dicō*, *ēgredior*, *ēligō*, *ēmītō*, *ēnātō*, *ērīgō*, *ē(i)cīō*, *ēuādō* (cf. *seūtrī*) ; il subsiste aussi devant *c*, *qu* : *executō*, *exquirō* (peut-être réduit dans la prononciation à *es*, comme le montre la graphie *esquīlāeis*), devant *s* : *exesquor*, *exstō* (prononcés *exequor*, *extō*, qui sont, du reste, graphiquement attestés) ; devant *t* : *extrāhō*. Devant *p* ou *indifferātēmē* *ē* (d'après le type *ēbibō*) ou *ex* : *ēpōtūs*, mais *expellō*. V. Ernout, *Philologica II*, p. 198 sqq.

Pour *ex* préposition, les règles, tout en étant généralement les mêmes que pour *ex* préverbale, sont moins strictement suivies. Ainsi on trouve constamment *ex lēge*, *ex parte*, *ex locō*, et inversement *ē somnō*. On lit dans Cic., Rep. 6, 14, *qui ex corporum uinculis tamquam* « *carcere euolauerunt* ». D'une façon générale, la langue familière ou parlée préfère *ex* ; *ē* est une forme de la langue écrite. Le sens premier est : hors, hors de (avec la nuance « de l'intérieur de »), et *ex* s'oppose à *in*, comme *ab* s'oppose à *ad*. Ce sens explique que *ex* s'accompagne de l'ablatif. *Ex* préposition s'emploie avec les verbes l'ayant déjà pour préverbale : *extire ex urbe* (comme *extire urbe*), et aussi, par extension, avec des composés de *dē*- ou de *ab* : Cés., B. G. 4, 2, 3, *ex equis desiliunt*. Sur le sens de « hors de » se sont greffées différentes sens dérivés : 1<sup>o</sup> en quittant, à la suite de (sens temporel), à partir de ; 2<sup>o</sup> à la suite de (sens causal), conformément à (*ex animi sententiā*, etc.), du fait de, d'après, selon ; 3<sup>o</sup> « de », marquant de quelle matière un objet est fait ou tiré : *statua ex aurō*. A ces sens dérivés se rattachent diverses locutions qui se sont fixées

dans un sens donné : *ē regiōne* « en partant de la direction, en ligne droite », *ex rē* « en partant de l'intérêt de, conformément à l'intérêt », etc.

En composition, *ex* marque l'idée de sortir : *ēō/ēxēō*, *gradior/ēgredior*, *rūdis/ērūdiō*; quelquefois avec une idée accessoire de mouvement vers le haut : *efferō (ec)*, *extollō, ēuehō*. A cette idée s'apparente l'idée d'absence ou de privation ; d'où les composés du type *expers*, *ēsanguis*, *ēdentalus*, *ēxanimis*, etc., avec les dénominatifs *ēxossāre* (Plt.), *ēxanimāre*, etc. Dans les inchoatifs, *ex* marque le changement d'état, le passage d'un état à un autre : *ēxandēscō, effērēscō*; de même dans les dénominatifs du type *efferō* (de *ferus*), *externō, exacerbō*, etc. A l'idée de sortir s'est jointe l'idée d'achèvement : *bibō/bibō, docēō/ēdoceō, faciō/ēficiō, hauriō/ēhauriō*; cf. *puiser/ēpuiser*. Dans cet emploi, la force du préverbe est souvent affaiblie et le composé n'a d'autre sens que le simple, cf. *uincīō/ēuincīō, uītō/ēuītō*, d'où, à basse époque, des formes comme *ēlangueō, ēlanguēscō*. Certains de ces composés sont des calques du grec, comme *expurgō = ēxābalpō, ēmungō = ētrōpō*. *Ex* a servi aussi, comme *ab* et surtout *dē*, à renforcer des formes adverbiales : *ēxadversus (-sum) = aduersus* « en face », tiré de *ex aduersor* ; *ē contrā* (Itala) ; *ēxinde, exir, exim* (qui n'est pas identique à *exin* ; cf. *illim, istim*) « ensuite, depuis ». Usité de tout temps. Comme *ab*, *ex* a été supplanté dans les langues romanes par *de*, mais a fourni de nombreux composés verbaux, à valeur intensive ou privative, dans les langues romanes ; cf. M. L. 2928 sqq.

Dérivés : *ēxter (exterus)* : du dehors, étranger. Classique (Cic., Gés.), cf. M. L. 3086, et *ēxtera*, 3087, les « étres » d'une maison ; employé surtout au pluriel : *-ae gentēs, natiōnēs*. Bien que comportant déjà un suffixe de comparatif, *exterus* a été doté d'un comparatif *exterior, -ius* (opposé à *interior*), cf. *exterius*, M. L. 3089, et d'un superlatif *extremus* « le plus éloigné, extrême », de sens local et temporel, physique et moral, formé sans doute à l'aide du suffixe *-mo-* sur un instrumental en *-ē*, cf. *postrē-, suprē-mus* ; ou formation analogique d'après *dē-mum?* Subst. *n. extēnum* « extrémité ». Ce superlatif est la forme la plus employée ; à basse époque, on lui crée un comp. *extēmōris* (Apul.) et un superl. *extēmīssīnus* (Tert.) ; cf. *postrēmīssīnus*, etc. M. L. 3103 et 3101, \*extēmāre. Un autre superlatif est *extimus*, issu de *\*ex-to-* ; cf. *intimus*. Rare, non attesté après Pline. A *exter* se rattachent *ēxtrā* (*ēxtrad*, S. C. Bac.) : adverbe et préposition (suivie de l'accusatif) « au dehors » (s'oppose à *intus*) ; « hors de » (s'oppose à *intrā*), puis « sans » (cf. *cūrā*), « sauf, excepté » M. L. 3095. L'osque a de même *ēltrād* « *ētrā* » ; l'ombrien *apehtrē* « ab *ētrā* ». Composés : *extraordinārius* (classique) ; *\*ētrō* (cf. *intrō*), conservé dans *ētrōsus (-sus)*, M. L. 3104, d'où Afranius, sur le modèle de *intrō*, a tiré un verbe *ētrō, -ās* ; cf. Non. 104, 20, *Afranius Auctione* (5) : *simul līmen intrābō, illi extrābūtū* ; *ēternus* (cf. *internus*), qui tend à remplacer *extēr-* (il est difficile de décider si le verbe *ēx(s)ternō* et l'adjectif *extērnātus* (Catul. 64, 71 et 165) se rattachent à *ēternus* ou à *sternō* ; le sens qui le rapproche de *sternō* indique, en tout cas, une influence de *extēr-*) ; *ētrāneus* (cf. *intrāneus*), formation sans doute populaire, surtout attestée à l'époque impériale, M.

L. 3098, irl. *echtran*, britt. *estron* ; d'où *ētrānus* (Apul.) ; *ētrārius* (rare, mais classique ; cf. *contērārius*) ; *ētrānēcō* : du dehors, de l'intérieur. Adverbe formé de *\*ētrīm* (cf. *exim, illim, istim*) et de *secūs* comme *ētrānēcō*, usité comme adjectif dans Tert. et Gré. Tur. ; *ētrōsus* (gramm.), M. L. 3104.

Lat. *ex* répond à gr. *ēk* pour le sens, pour l'emploi et pour la forme. La forme *ē* est issue de *\*egz*, c'est-à-dire de la forme de *\*eks* devant toute consonne sonore, occlusive ou sonante ; il en est de même de *ombr. ē* (note *e*, *ehē*). L'osco-ombrien semble avoir généralisé la forme *ē* dans toutes les positions : *osq. eest ētint* « extant », *ēhē* *lātās* - *set* « *ēplātās* sunt », *ombr. ēheturstabāmu* « *ētēmātō* », *ēhēluu* « *ēubētō* ». L'irlandais a *ēss*, qui sert de préverb ; *eks* est attesté en gaulois. La forme *ass*, qui, en irlandais, sert de préposition, doit reposer sur *\*oks*, forme à degré zéro. On s'explique de même le slave commun *\*īs* (devant consonne sourde), *\*īs* devant tout phonème sonore, y compris les voyelles *sl. ī, īz* (sans jer final), *pol. ī, īz*. Devant voyelle *traitemēt* *\*egz* attendu a été éliminé en latin ; il y a eu généralisation de *ex*. Le lituanien a généralisé *īz* (le vieux lituanien connaît encore *īz*) et le lette *īz* ; *īz* pruss. *īz* est ambigu. Arm. *ī-* avec l'ablatif pour indiquer le point de départ doit aussi être rapproché.

En dehors des adverbes osco-ombriens cités plus haut, lat. *ēxter, extīmūs* n'a de correspondant qu'en catal. : gall. *eithyr* « excepté », *eithaf* « extrême, dernier », irl. *im-ēchtaar* « extrémité, bout ».

Les langues où, comme en indo-iranien et en germanique, *\*ud* s'est largement développé (got. *ut* « au dehors, hors de », etc.) n'ont pas gardé *eks*. — D'autre part, il est remarquable que le grec n'a aucune forme du type de *ēxter, extrā*, malgré l'importance de *ēk* ; en revanche, *ōtēpōc* y répond à skr. *ūtārah* « extérieur », *ōtētōc* à *uttāndh* « extérieur », av. *ustəmō* ; le grec, le slave, le baltique ont ainsi une place intermédiaire entre l'italo-celtique, d'une part, et l'indo-iranien et le germanique, de l'autre. Les formes italiennes telles que lat *ēxter, extīmūs* ont l'air d'être nouvelles.

*ēxacum (-con)*, -ī n. : sorte de centaurée purgative (Plin. 25, 68). Mot gaulois.

*ēxiāgum*, -ī n. : balance, pesée (bas latin). Cf. *agīnā*, *ēxiāgō*, *ēxāmēn*. Non emprunté au gr. *ēkētēvō*, comme l'a supposé Cuny, MSL 18, 424 ; mais c'est le mot gr. qui provient du latin. M. L. 2932 ; fr. *essai*.

1. *ēxāmēn*, -īnis n. (*ēxāmina*, -ī f. dans Vict. Vit.) : aiguille, languette sur le fléau de la balance ; par suite « pesée, examen, contrôle ». De là *ēxāmīnō, -ās* « mettre en équilibre, peser ; examiner ». M. L. 2937, avec ses dérivés, pour la plupart tardifs, *ēxāmīnōtō, -tor, -trīs, -tōriūs*.

2. *ēxāmēn*, -īnis n. (*ēxāmina*, -ī f. dans Vict. Vit.) : essaim d'abeilles ; puie, troupe, bande, nuée (d'oiseaux de sauterelles, etc.) ; *ēxāmīnō, -ās* « essaimer », M. L. 2936-2937. Irl. *ēsamīn*.

Les deux *ēxāmēn* sont étymologiquement un seul et même mot, qui se rattache à *ēxiāgō* et provient de *\*ēx-ag-men*, cf. *īlēmentum* de *īouzmentum* ; la forme à préverb est indépendante de la forme simple *agmen*, qui ne comporte pas d's. La diversité de sens, qui s'explique par la diversité de sens de *ēxiāgō*, a eu pour effet de les

séparer l'un de l'autre dans le sentiment linguistique des Latins. Pour *ēxāmēn* « essaim », cf. gr. *ēpētēs* et *ēpētē*, et peut-être *ēpētē*, que certains rattachent à *ēpētē*, d'autres à *ēpētē*.

*ēxāmūsīm* : v. *amūsīs*.

*ēxānclō* : v. *andlō*.

*ēxobulō* : *Naeuius in Tūnicularia* (103 R.) « *ēxobulō aulas quassant* », *quae eicuntur, a græco uerbo *ēxobulō* dictum*, Varr., L. L. 7, 108. Lire *ēxobulō* ?

*ēxōrōmō* : v. *brōmūs*.

*ēxburāe, exbūrēs* : — *ēxinteratas, siue exburāe, quae exbūrēunt, quasi epotae*, P. F. 69, 26. Inexpliqué. Pas d'autre exemple.

*ēxcatārīsō -ās*, (attesté dans Pét., Sat. 67, 10, sous la forme de parfait *ēxcatārīsātū*) : sans doute de *ex + xēbēpēlō* au sens de l'argot « nettoyer » (quelqu'un de son argent).

*ēxētrā, -ās f.* : 1<sup>o</sup> serpent (hydre de Lerne) ; 2<sup>o</sup> terme d'injure « vipère ». Rare et archaïque. La forme rappelle *mulcētō* (cf. *mulcētō*), *porcētra* (cf. *porcūs*), *fūlgetō* (à côté de *fūlgetrum*) et *ueretrum*, tous mots de caractère populaire. Sur l'hypothèse d'un emprunt au gr. *ēxētrē* par un intermédiaire étrusque *\*ēchitra*, v. Deotto, St. Etrusci, 2, 338 sqq. ; 3, 283.

*ēxōdō, -ānis f.* (l'īt est bien attesté, cf. Plt., Cu. 534, sept. troch. : *sēd eapsē illa qua excidīōnē fācere conidīci oppidis*, ce qui rend impossible l'étymologie de Festus, P. F. 70, 14, *excidīōnē urbis a caēdendo dictam manifestū est*. Inséparable de la forme *ēxōdūm*, *ēxōdūm* et de *ēxōdīō* (cf. e. g. Tac., A. 13, 39, 2, *ēxōdīō para* *castella* ; pour le doublet, cf. *obliūm, obliūdō* ; sans rapport avec *ēxōdō*, ni avec *ēxōdīō*. Cf. *ēxōdīō* à *uttāndh* « extérieur », av. *ustōmō* ; le grec, le slave, le baltique ont ainsi une place intermédiaire entre l'italo-celtique, d'une part, et l'indo-iranien et le germanique, de l'autre. Les formes italiennes telles que lat *ēxter, extīmūs* ont l'air d'être nouvelles.

*ēxōdīō* ne semble pas attesté en dehors de l'exemple de Plaute ; *ēxōdūm*, plus fréquent, n'est ni dans Cicéron, ni dans César. V. *scindō*.

*ēxōtō* : v. *citō*, sous *cītē*.

*ēxōfūdō* : v. *claudō*.

*ēxōrēmentūm* : v. *cernō*.

*ēxōrēmentūm* : v. *crēscō*.

*ēxēlētātōrēs* : v. *scultatōrēs*.

*ēxēdūm*, -ī n. : plante inconnue, qui guérit de la lèthargie. Plin. 24, 175.

*ēxēplūm*, -ī n. : échantillon ; exemple, modèle ; copie, exemplaire. Ancien, usuel. M. L. 3003 ; irl. *ēsimūl*, *ēsimplā*. *Exemplūm* est proprement l'objet distingué des autres et mis à part pour servir de modèle ; cf. *ēmō, ēximō, ēximīus*. Sur le développement du p. v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.* 5, p. 165.

De *ēxēplūm* dérive l'adjectif *ēxēplāris*, usité surtout sous la forme neutre substantivée *ēxēplārē*, -īris « modèle » et « copie, exemplaire », qui est distingué de *ēxēplūm* par Festus, P. F. 72, 5 : *ēxēplūm est quod sequitur aut iūtemus. Exemplārē ex quo simile faciamus. Illud animo destinatur, istud oculis conspiciatur*. Sur le

*ēxīguus*, -īs, -īm, -ītūm, -īrē : arracher du ventre, éventrer, vider. Verbe plautinien (Epid. 183, 320, etc.), créé d'après gr. *ēxētēpētō*, repris par la langue impériale. Cf. *ēxēsērō*.

*ēxērcēdō, -ēcēs, -ēcēl, -ēcētūm, -ēcērē* : 1<sup>o</sup> poursuivre, chasser, cf. *ēfērās*, Dig. 7, 1, 62 ; 2<sup>o</sup> agiter, ne pas laisser en repos : *ēpōrā... adsidu uarioque exērcēta motu*, Lucr. 2, 97 ; *ēmūtīo... animos hominū exērcēbat*, Sall., Cat. 11, 1 (le participe *ēxērcētūs* est joint à *sollicitūs*, Cic., Mil. 2, 5 ; à *ēnētētūs*, Plin., Ep. 7, 2, 2) ; par affaiblissements successifs : « travailler », e. *humūm* ; puis « pratiquer, exerce » (avec un complément de chose, e. *artēm*, ou de personne, e. *aliquēm*, e. *sē*).

Dérivés :

*ēxērcētūs, -ētūs m.* : sens premier « exercice », cf. Plt., Ru. 296, *pro exērcētū gymnasticō et palaestrico hoc habētūs* ; spécialement « exercice militaire, revue militaire » (*imēpērā, dīmītēre exērcētūm*). De ce sens abstrait on est passé au sens concret de « soldats rassemblés pour l'exercice ou pour la revue ; armée », par un développement comparable à celui qu'on observe dans *ēxērcētūs, legiō*. Le sens de « armée » donné à *ēxērcētūs* apparaît dès les premiers textes ; les historiens opposent *ēxērcētūs* ou *ēxērcētūs* à *ēxērcētūtō*, *-tōrē*.

*ēxērcētōrē* « entraîneur, maître de navire » ; *ēxērcētō*, -īs : 1<sup>o</sup> exercer fréquemment, exercer ; 2<sup>o</sup> agiter, troubler ; surtout employé au participe *ēxērcētūtūs*, à côté de *ēxērcētūs* « éprouvé, tourmenté » (sens moral).

Tardifs : *ēxērcēbīlīs, exērcēpēs*.

*ēxērcēsō* est un composé de *ēxērcēsō*, mais la spécialisation de sens a effacé tout rapport sémantique avec le simple.

*ēxēfūtō* : *ēffūsī, ut mētāt pro mēsat*, P. F. 71, 13. V. *fūndō*.

*ēxīguus, -īs, -īm* : proprement « exactement pesé » (*ēxīguus numerūs*), puis de là « trop strictement pesé », et par suite « *ēxīgu*, étroit », etc. ; substantivé *ēxīguum* n. : *-m spātī* « un peu d'espace ». Adv. : *ēxīguō, -gūē* ; subst. *ēxīguītās* « petit nombre » (Cés., B. G. 3, 23, 7), « petite quantité » (Colum. 7, 5, 5), où apparaît encore le sens ancien, et plus généralement « *ēxīgu*ité, *petītēs* ». Composé : *ēxēxīguus*.

Non attesté avant Térence, classique, usuel. Non roman.

*ēxīguus* est l'adjectif dérivé de *ēxiāgō* dans le sens technique de « peser », comme *ēmītīgō* de *ambīgō* (cf. *ētīgō, assīdūs, relīcūs*, etc.). La restriction de sens est comparable à celle qu'on observe dans *ēmītīcōs*, *ēmītīcōs* et fr. *ētīgō*. Sans rapport, comme le croyaient les Latins (cf. Caesellius ap. Cassiod. 204, 17, et Isid., Or. 10, 88), avec *indīgō* (dont l'adjectif est *indīgōs*), ni avec *ēxīlīs*.

**exilis**, -e : fin, mince, maigre, sec ; au sens moral, « faible, pauvre ». Joint à *exiguus*, à *macer*, à *inānis*, à *teūnus*. Opposé à *tumēns*, *plēnus*, *gravis*. Attesté depuis Plaute (Sti. 526), classique, usuel. Non roman, sauf dans une forme isolée, tirée de *exilia*, M. L. 3014 a.

Dérivés : *exiliter*, *exilitas*.

Étymologie inconnue. Corssen, d'après Festus, P. F. 71, 4, tirait *exilis* de *ex* et *ilia* ; le sens initial aurait été « efflanqué » ; mais la dérivation fait difficulté, comme le sens. Ni le rattachement à *egeō* ni l'explication par \**ex-ag-slis* ne satisfont non plus. Sans rapport avec *exiguus*.

*exim* ; *exinde*, *exin* : v. *ex*.

*eximius* : v. *emō*.

*exolēscō*, *exolētūs* : v. *alō*, *adulēscō*.

**exorcismus**, -i m. : exorcisme. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. ἔξορκισμός, d'où *exorcizō* (-*cidiō*) et ses dérivés (cf. *baptizō*).

*ex(s)pectō* : v. *speciō*.

*expediō* : v. *l. pes*.

*experciscor* : v. le suivant.

*expercō*, -is, -pergi (?) , -pergitus (Lucr. 3, 929, d'où *expercītē* adv., Apul.) , -pergere : éveiller, réveiller. Verbe archaïque, remplacé à l'époque classique par le composé, déjà dans Plaute, et du reste rare : *expercēfaciō*, d'où *expercēfactō* (tardif) ; et chez Apulée et Aulu-Gelle, *expercēficus*, -ficiō, -is. De *percō* il existe un inchoatif déponent de sens moyen, *experciscor* (-scō, Pompon.), -eris : « s'éveiller », qui, rapproché de *percō* par l'étymologie populaire lorsque *expercō* fut sorti de l'usage, lui a emprunté l'adjectif verbal qui forme son parfait *expercēctus sum* ; cf. P. F. 69, 17, *expercēctus a porrigendo se uocatus, quod fere facinus recentes a somno, et Non. 47, 4, *exporrectum : extentum*, avec une citation de Varro où *exporrectus* (confondu avec *expercēctus* ; v. *porgō*) est employé au sens de « réveillé ». Les grammairiens ont ensuite établi une distinction entre *expercō* et *expercēctus* ; ainsi P. F. 70, 12, *expercēctus est, qui per se uigilare coepit* ; *expercētus ab alio excitatus quem solemus dicere expercēfactum*. La forme *expercēcere* est représentée dans les langues romanes, M. L. 3043, et v. Jud, Revue de ling. romane, II, p. 204.*

En admettant une dissimilation, on a supposé que *experciscor* était à rapprocher du présent av. *fra-yrīsōmō* « s'éveillant », c'est-à-dire de la famille de véd. *jāgārti* « il veille » et gr. ἐγέλπω « j'éveille », ἐγέλπω « je suis éveillé ». Isolé en latin, *experciscor* aurait passé dans le groupe de *regō* auquel appartient *percō* ; mais la dissimilation supposée est sans autre exemple en latin, et l'adj. *expercētus* semble de formation récente. — La notion de « veiller » est exprimée, du reste, par *uigil*, qui appartient à un groupe occidental.

*experior*, -ris, -rii : v. *periculum* et *peritus*.

*explō*, -is, -are : v. *pilō*.

**explicit** : forme tardive d'indicatif de *explicō*, créée sur *explicui*, *explicūtum*, création favorisée par l'existence de *incipiū*, avec lequel *explicit* faisait un couple antithétique ; cf. Bonnet, *Le lat. de Grég. de Tours*,

432 sqq. ; Thes. V 2, 1738 s. u. Uniquement usité dans les souscriptions de manuscrits avec le sens de « finit, s'achève ». V. *pletō*.

*explōdō* : v. *plaudō*.

*explōrō*, -is, -ās, -ātum, -āre : battre le terrain, reconnaître, explorer (sens propre et figuré) ; et par suite « faire l'essai ou l'épreuve de » (par rapprochement avec *experior*). Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : *explōrātor*, qui dans la langue militaire a pris le sens d' « éclaireur » et aussi d' « espion » ; *explōrātria* (Cassien) ; *explōrātiō* ; *explōrārius* ; *inexplōrātus* (T.-L.). Les étymologies anciennes ne séparent pas *explōrō* de *plōrō*, *implōrō*, mais il doit y avoir beaucoup de fantaisie dans une étymologie, comme celle de Festus, P. F. 69, 21 : *explorare antiquos pro exclamare usos, sed postea propiscere et certum cognoscere coepit significare*. Itaque *speculator ab exploratore hoc distat quod speculator hostilia silentio perspicit, explorator pacata clamore cognoscit*. Peut-être *explōrāre* est-il un ancien terme de chasse et se disait-il des battues où l'on chassait le gibier à force de cris. Ainsi, du sens de « faire une battue », on serait passé à celui de « battre le terrain ».

Un autre essai d'explication a été proposé par Cuny, Mél. Havit, p. 85 sqq., qui fait de *explōrō* un composé de \**plōrō* dénominatif d'un substantif hypothétique \**plōrō* = sol, terrain », apparenté à v. irl. *lár*, all. *Flur*, V. *plānus*.

*expōrgō* : v. *porrigō*, sous *regō*.

*exprētus* : adj. qui figure dans un vers contesté de Plt., Ba. 446, *it magister quasi lucerna uncto expretus linteō*. Le sens semble être « enveloppé, entortillé » ; mais aucune des explications proposées n'est satisfaisante. Il n'y a rien à tirer de Festus, P. F. 69, 18.

*Exquīliae* : v. *colō*.

*ex(s)ternō* : v. *externus*, sous *ex*, et *sternō*.

*exta*, -ōrum (un gén. pl. *extum* dans Pac. ap. Cic., Or. 46, 155 ; on trouve aussi *extae* f. pl.) n. pl. : viscères. Le terme appartient à la langue augurale et désigne généralement le foie, la vésicule biliaire, le cœur et les poumons. Toutefois, d'après Pline 11, 197, *exta homini ab inferiorē uiscerū parte separantur membrana*. Étymologie populaire dans P. F. 69, 9, *exta dicta quod ea dis prosecuntur, quae maxime extant eminentiae*. — De \**ex-sectā*? Cf. *prosecta*, *prōscīciae*.

Dérivés et composés : *extāris* (aulam extarem « pot à faire cuire les tripes », Plt., Ru. 135, forme dissimilée, par suite du voisinage de *aula*, de *extālis*, v. Wackernagel, IF 31, 256) ; *extālis* (Chir., Vulg.) : gros intestin, rectum ; *extispex* m. (Acc.) ; *extispicium*, -spicūs ; \**extilia*. M. L. 3090 b.

*extēmplō* : v. *tempūlum*.

*externus*, *externus* : v. *ex*.

*existō*, *existētūs* : v. *stō*.

*extorris*, -e : exilé. Synonyme de *exul*, auquel il est joint dans une formule citée par Aulu-Gelle 2, 11, 1, *is exul extorrisque esto*. Cf. encore le rapprochement de

*extorris* et de *solum* ap. T.-L. 5, 30, 6, *agere alqm extorrem ab solo patrio ac dis Penatibus in hostium urbem*. Adjectif composé de *ex* + *torris* apparenté à *terra*. Vieux mot demeuré usuel et classique.

Vocalisme -o- à noter au second terme d'un composé ; cf. *meditullium* et peut-être *sōbrius*. C'est le type illustré par *partēpē*, *ānātōpē*, *lētā*, *quātūcōcō*.

*extrā*, *extrēmūs extrinsecus* : v. *ex*.

*exul*, *exsul*, -lis c. : exilé. Ancien, usuel ; irl. *esul*.

Dérivés : *exulō* (-lor, Lact., Hyg.), -is : être exilé et ses dérivés tardifs *exulātō*, -tor, -tus ; *ex(s)ilium* : exil, M. L. 3016 ; v. h. a. *ihslī*, d'où *exilō*, -is (depuis Irén.), M. L. 3015 ; *exilica causa*, *quae aduersus exilium agitur*, P. F. 71, 6 ; *ex(s)ilāris*, Apul. ; *exulātīcius*, *exulātīcius*.

*Ex(s)il* est mis en rapport par les Latins avec *solum* : *omnes scelerati atque impī quos leges exsilio offici volunt, exsules sunt, etiam si solum non mutarint*, Cic., Parad. 4, 2, 31 ; cf. aussi l'expression consacrée *exilii causa solum uertere*. De là la graphie *exolatum* dans l'Ambrosianus de Plt., Tri. 535. Mais, si on lit *exsul* dans les manuscrits, les inscriptions ne connaissent que la graphie *exul*, *exilium*. Cf. *extorris*, *extorrēnus*, *exterminō*. Doit plutôt se rattacher à la racine verbale qu'on a dans *amb-ulō* ; v. ce mot.

*exuō*, -uis, -ui, -ūtūm, -uere : dévêtrir, dépouiller ; *extūtus* « dépouillé ». M. L. 3110 a. Sens propre et figuré. Ancien et usuel.

*exuīa* f. pl. (surtout poétique) : dépouille d'un animal, vieille peau du serpent ; vêtements enlevés par quelqu'un, cf. Plt., Men. 191, *induīa tuae atque uxō*.

*ris exuīiae*, par suite « dépouilles d'un ennemi » : Vg., Ae. 2, 275, [Hector.] *exuīiae indutus Achilli. Exuīiae* est formé comme *rell(l)iquiae* ; le second *u* doit noter un phonème de transition entre *u* et *i* voyelle : cf. *fluīiae* en face de *-fluīs*.

A *exuō* s'oppose : *induō* « revêtir », proprement « mettre sur soi » ; avec le préfixe *ind-*, cf. *endo*, *indu*, d'où, par analogie de *indūtus*, coupé *in-dūtus* ; *exdūtē* (lire *-tiae?*) : *exuīiae*, P. F. 70, 4. S'emploie également au médio-passif *induō*, *indūtus* ; forme pronominale *se indure* « se mettre dedans » ; *se induere in laqueum*, Plt., Cas. 113, et par suite « se transformer en » : *cum se nux plurima silūis induet in florem*, Vg., G. 1, 188. Sans rapport étymologique avec *évōtō*, *évōtōtō*, malgré l'homonymie et la synonymie. Mais le verbe grec a pu influer sur les emplois qui ont été faits de *induō*.

Dérivés : *induīiae* f. pl. (archaïque et rare) : vêtement qu'on met sur soi ; *indūtus*, -ūs m. : fait de mettre sur soi (opposé par Varro à *amicū*, v. *amicō*) ; *indūtīlīs* « qu'on peut mettre ou entrer dans » ; *indūtīlīs uōmeris*, Cat., Agr. 135, 2 ; *indūtūla* f. « chemise de femme » (Plt.) ; mot sur lequel on a sans doute formé *subūtūla* « vêtement de dessous » ; *indūtūmentum* n. et *super-induō*, -mentum (Suét., Tert.). Cf. peut-être aussi *reduīiae* « envie aux doigts ». Pour *induīum*, v. ce mot.

*Exuō*, *induō* sont composés d'un verbe \*-ewō, \*-owō qu'on retrouve dans le composé ombrrien *an-ouihimū* « induimōnō » ; cf. arm. *aganim* (avec vocalisme initial a-), v. sl. -uti « mettre sur soi » et, avec restriction de sens, av. *aoθrēm* « soulier », lit. *aūtī* « mettre des souliers », *aētē* « porter des souliers », *auklē*, *teatē* *aukla* (même suffixe que dans *sub ūtūla*). V. *uestis* et *ōmentum*.